

La révolution copernicienne et la place de l'homme dans l'Univers.
Étude programmatique
Jean-François Stoffel

Citer ce document / Cite this document :

Stoffel Jean-François. La révolution copernicienne et la place de l'homme dans l'Univers. Étude programmatique. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 96, n°1, 1998. pp. 7-50;

https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1998_num_96_1_7069

Fichier pdf généré le 14/10/2020

Abstract

According to the traditional interpretation, the Copernican revolution, which brought about the transfer from geocentrism to heliocentrism, is said to have dethroned and devalued man by removing his central and hence privileged position in the cosmos and by relegating him to a planet now seen as analogous to others occupying an insignificant position within the solar system. This interpretation fails not only in its understanding of Copernican heliocentrism, but also in its perception of Aristotelian mediaeval geocentrism. It is necessary, therefore, not only to denounce its general falsity, but also to substitute for it a different interpretative scheme which, although it may emphasize less our link with the world, may be more respectful of historical truth. (Transl. by J. Dudley).

Résumé

Selon l'interprétation traditionnelle, la révolution copernicienne, qui opère le passage du géocentrisme à l'héliocentrisme, aurait détrôné et dévalorisé l'homme, en lui retirant sa position centrale, et donc privilégiée, dans le cosmos, pour le reléguer sur une planète devenue analogue aux autres et occupant une place quelconque à l'intérieur du système solaire. Cette interprétation ne pêche pas seulement dans sa perception de l'héliocentrisme copernicien, mais également dans sa perception du géocentrisme aristotélico-médiéval. Il faut donc dénoncer sa fausseté générale et, plus encore, lui substituer un autre schéma interprétatif qui, peut-être moins évocateur de notre rapport au monde, soit plus respectueux de la vérité historique.

La révolution copernicienne et la place de l'Homme dans l'Univers

Étude programmatique

«Est-ce le monde qui tourne autour de la terre immobile, ou le monde est-il fixe et la terre roule-t-elle dans l'espace? [...] Voilà une question digne que nous l'examinions. Car il s'agit de savoir quelle est notre situation dans le monde, si nous avons en partage la demeure la plus paresseuse ou la plus rapide, si Dieu fait rouler l'univers autour de nous ou si c'est nous qu'il mène»¹.

«La connaissance du temps passé et de la position de la terre, est ornement et nourriture pour l'esprit humain»².

Introduction

Quant à ses conséquences anthropologiques, la révolution copernicienne est généralement interprétée comme ce bouleversement cosmologique qui nous fit perdre notre position centrale, et donc privilégiée, dans le cosmos, pour nous reléguer sur une planète analogue aux autres et occupant une place quelconque à l'intérieur du système solaire. Elle aurait donc détrôné et dévalorisé une première fois l'Homme, comme le feront à nouveau plus tard la révolution darwinienne, en nous apprenant que nous ne sommes qu'une espèce parmi d'autres, et la révolution freudienne, en nous révélant cette fois que nous ne sommes même pas maîtres de nous-mêmes, puisque nous sommes gouvernés, du moins pour une bonne part, par un principe sur lequel nous n'avons guère de prise: l'inconscient.

¹ SÉNÈQUE, *Questions naturelles* / trad. P. OLTRAMARE, t. II, pp. 302-303 (livre VII: *Des comètes*, II, 3).

² LÉONARD DE VINCI, *Les carnets de Léonard de Vinci* / trad. L. SERVICEN, vol. I, p. 69 (Codicc Atlantico, 373 v. a).

Cette interprétation, qui se donne à lire aussi bien dans les ouvrages de vulgarisation que dans les études plus scientifiques³, a reçu l'aval des ténors de la psychanalyse⁴ et de grands historiens et philo-

³ Les citations qui suivent, comme celles qui viendront par la suite, sont données à titre d'exemple et parce qu'elles sont parmi les plus démonstratives de l'opinion que nous voulons rapporter. «Jusqu'à Copernic, les spéculations humaines partent de l'idée que la Terre est le centre d'un Univers *fait pour elle*; orgueil démesuré de la créature verticale qui, du *trône immuable* où elle s'est placée, croit le Soleil et les astres destinés à éclairer ses jours ou ses nuits! Soudain, la Terre perd sa situation centrale et son rôle *privilegié*. Privée de son *immobilité auguste*, la voici, *quelconque satellite* du Soleil, lancée comme une tournoyante toupie parmi les planètes ses sœurs» (P. COUDERC, *Histoire de l'astronomie classique*, p. 83. Nous soulignons); «*Détrônés*, l'homme et la Terre étaient passés du centre de l'univers à *une place sans importance particulière*. Désormais, l'homme n'était plus situé dans la position centrale qui convenait à *sa nature unique*, celle d'une image de Dieu, mais relégué sur une *simple planète*, semblable à toutes les autres» (C. RONAN, *Histoire mondiale des sciences*, p. 427. Nous soulignons); «L'univers héliocentrique assena un coup sévère à la psyché humaine. L'homme avait perdu sa place centrale dans le cosmos. Il n'était plus *au centre de l'attention de Dieu*. L'univers ne tournait plus autour de lui et le cosmos n'était plus créé pour son seul usage et bénéfice» (T. X. THUAN, *La mélodie secrète*, p. 30. Nous soulignons); «Non seulement l'homme perd sa position centrale dans l'univers, mais, de plus, il vit sur une Terre qui n'est qu'un *grain de sable* à l'échelle de cet Univers» (B. JARROSSON, *Invitation à la philosophie des sciences*, p. 23. Nous soulignons); «Alors que s'écroule ainsi l'ordre traditionnel de la vie et que se dissipent les espérances et les charmes de la Renaissance, l'astronome polonais *prépare dans sa solitude un coup de plus à l'ambition et à la confiance de l'homme*. Voici maintenant que cette Terre où le règne des hommes s'avéra tellement inhumain, ne devait plus demeurer immobile, ni rester le point central de l'univers. Elle devait désormais, comme n'importe quelle étoile, tourner, seule et insignifiante, sur l'orbite qui lui fut assignée» (B. SUCHODOLSKI, *La place de l'homme dans l'univers au XVI^e siècle*, p. 146. Nous soulignons. Cf. aussi une version remaniée de ce texte dans *Nicolas Copernic: La situation de l'homme dans l'univers*, p. 15).

⁴ C'est Freud lui-même qui s'est placé dans le sillage de Copernic et de Darwin ainsi qu'en témoigne ce texte de 1924: «La plus grande partie [des résistances contre la psychanalyse] provient de ce que des sentiments puissants de l'humanité ont été blessés par le contenu de la doctrine. La théorie darwinienne de la descendance qui a abattu la cloison édiflée par l'orgueil entre l'homme et l'animal a d'ailleurs connu le même sort. J'ai fait référence à cette analogie dans un court essai antérieur [cf. la citation suivante]. J'y soulignais que la conception psychanalytique du rapport du moi conscient à l'inconscient surpuissant signifie une grave vexation pour l'amour-propre humain que j'ai appelée la vexation psychologique, la rangeant aux côtés de la vexation biologique par la doctrine de la descendance et, antérieurement, de la vexation cosmologique provoquée par la découverte de Copernic» (S. FREUD, *Les résistances contre la psychanalyse*, pp. 134-135). Son interprétation de la révolution copernicienne transparait toutefois davantage dans ce texte de 1917: «The central position of the earth, moreover, was a token to him of the dominating part played by it in the universe and appeared to fit in very well with his inclination to regard himself as lord of the world. The destruction of this narcissistic illusion is associated in our minds with the name and work of Copernicus in the sixteenth century. [...] When this discovery [of heliocentrism] achieved general recognition, the self-love of mankind suffered its first blow, the *cosmological one*» (S. FREUD, *A difficulty*

sophes⁵, et s'est même vu propagée par le biais d'œuvres littéraires⁶. Si de nombreuses remises en cause de ce schéma interprétatif se sont déjà suffisamment fait entendre pour avertir les spécialistes de son inexactitude, elles sont bien souvent restées partielles et ne semblent pas encore avoir eu l'audience qu'elles méritent: le schéma que nous dénonçons reste trop souvent de mise. Il faut donc encore et toujours démontrer sa fausseté générale et, plus encore, le remplacer par un autre qui, peut-être moins évocateur de *notre* rapport au monde, soit plus respectueux de la vérité historique⁷.

I. L'interprétation traditionnelle

L'interprétation traditionnelle de la révolution copernicienne peut être synthétisée comme suit⁸: la Terre, après avoir été placée au centre du monde par l'orgueil humain, a été dévalorisée parce qu'elle a perdu cette position — noble et prestigieuse — pour une place tout à fait quelconque; parce que, ce faisant, elle est devenue une planète analogue aux autres; mais aussi, parce qu'elle est passée de l'immobilité à l'état de mouvement et parce qu'elle est devenue un corps ridiculement petit au vu de l'immensité de l'Univers; quant à l'Homme, il a été «blessé» et «vexé» — selon les termes mêmes de Freud —, parce qu'il n'est plus au centre d'un univers fait pour lui, comme le soulignait jadis la rotation

in the path of psycho-analysis, p. 140). Quant à J. Lacan, il avalise, de manière générale, ce rapprochement (cf. J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, pp. 155-156).

⁵ Les exemples sont légion. Qu'il nous suffise ici de rappeler que Paul Ricœur (cf. P. RICŒUR, *La psychanalyse et le mouvement de la culture contemporaine*, pp. 152-153) et Georges Canguilhem (cf. G. CANGUILHEM, *Sur l'histoire des sciences de la vie depuis Darwin*, p. 101, à compléter par G. CANGUILHEM, *L'homme de Vésale dans le monde de Copernic: 1543*) ont repris — et commenté — ce lignage.

⁶ Cf. B. BRECHT, *La vie de Galilée*, pp. 52-53 et pp. 63-64.

⁷ Voir à ce sujet la critique — somme toute injustifiée — de R. Montpetit (*Freud, Copernic et la méprise*) adressée à Cl. Savary (*La révolution copernicienne: Freud et le géocentrisme médiéval*) et la réponse de ce dernier (*Narcisse et son médecin*). Pour notre part, si nous ne saurions reprocher à Freud d'avoir fait une lecture freudienne du géocentrisme et de sa clôture, et si nous sommes prêt à accorder à M. Montpetit, suivant en cela Hegel, que le «sens ultime» d'un moment — en l'occurrence la révolution copernicienne — n'est pas toujours à chercher chez ceux qui le vivent, nous souhaitons pouvoir faire, de ce moment, une autre lecture, historique celle-là. Aussi notre critère de vérité ne sera pas la force ni le pouvoir évocateur de notre interprétation, mais, du moins autant que faire se peut, son adéquation à la réalité vécue par les intéressés.

⁸ Cf. notamment les textes cités dans les notes n° 3 et 4.

des astres faits pour éclairer ses jours et ses nuits; parce qu'il n'a plus cette position centrale qui marquait sa nature unique de fils de Dieu; et parce que la possibilité d'autres espèces vivantes dans d'autres mondes lui enlève même le privilège de l'unicité.

Ce bref résumé révèle la multiplicité des aspects de cette problématique et suscite autant de questionnements.

D'un point de vue positionnel. Conformément aux présupposés de l'interprétation traditionnelle, est-ce bien l'orgueil humain qui, dans le cadre des cosmologies antiques, a placé notre planète au centre du monde? Ce centre a-t-il, d'ailleurs, toujours été perçu comme un endroit noble et prestigieux? La position qu'occupe la Terre dans le cadre de l'héliocentrisme a-t-elle, en revanche, toujours été considérée comme quelconque? L'assimilation de la Terre aux autres corps célestes fut-elle réellement jugée comme une déchéance? D'autres thématiques ignorées par cette interprétation surgissent également. Quant au Soleil: comment fut ressentie sa centration? Quant à la Lune: comment fut apprécié son transfert qui la fit passer du statut de planète à celui — totalement inédit — de satellite? Quant à la Terre enfin: avec la Lune pour satellite, elle devient, comme le Soleil, un centre de révolution; ce fait fut-il remarqué et noté positivement?

D'un point de vue cinétique. Quelles appréciations qualitatives portait-on sur les états de repos et de mouvement? La mise en mouvement de la Terre et la mutabilité qui la caractérise furent-elles toujours perçues négativement?

D'un point de vue quantitatif. Quelle idée se faisait-on de la taille de notre planète eu égard à la grandeur de l'Univers? La révolution copernicienne et les découvertes astronomiques qui l'accompagnent ont-elles profondément modifié notre perception en la matière?

D'un point de vue anthropocentrique. Le géocentrisme est-il forcément un anthropocentrisme, quand l'héliocentrisme serait, fatalement, un anti-anthropocentrisme?

D'un point de vue théologique. L'Homme ne peut-il plus être au centre de l'attention de Dieu ni la fin de la Création, dès lors qu'il n'est plus au centre du monde?

Ce questionnaire laisse entendre que l'interprétation traditionnelle ne pèche pas seulement dans sa compréhension de l'héliocentrisme copernicien, mais aussi dans sa perception du géocentrisme aristotélico-médiéval. Aussi notre étude envisagera-t-elle chacun de ces deux moments, tout en privilégiant le moment copernicien qui, assez para-

doxalement, semble avoir été moins travaillé⁹. De plus, nous nous limiterons essentiellement à l'aspect qui fut le plus marquant de cette problématique, à savoir le point de vue positionnel.

II. La topographie aristotélico-médiévale

De cette topographie aristotélico-médiévale¹⁰ (par «topographie», nous entendons la structure géométrico-hiérarchique qui accompagne généralement les systèmes du monde), nous n'évoquerons que le statut des deux corps célestes qui verront radicalement leur situation bouleversée par la révolution copernicienne: la Terre et le Soleil. Les appréciations portées sur la position de l'Homme dans l'Univers résultent généralement de la prise en compte du statut de notre planète, sans qu'il soit porté suffisamment attention au statut de l'Homme lui-même. Or il semble bien que la condition de ce dernier vienne en quelque sorte compenser l'indignité attachée à la situation de sa demeure. Dans notre examen de la Terre, nous distinguerons donc soigneusement ces deux plans: après avoir considéré notre planète en tant qu'astre, nous l'estimerons en tant qu'habitable de notre espèce, ce qui nous permettra de relever quelques arguments en faveur de la dignité de l'Homme ayant rapport avec notre perspective¹¹. Cette première partie nous permettra d'établir, contre l'interprétation traditionnelle, que la centralité terrestre, loin de signifier noblesse et prestige, était synonyme d'indignité et que s'il peut y avoir des aspects anthropocentriques dans le cadre d'une cosmologie géocentrique, c'est en fonction de perspectives indépendantes du système cosmologique en vigueur et qui ne sont donc nullement spécifiques au géocentrisme. Nous terminerons par l'examen du statut du Soleil, qui nous donnera l'occasion de découvrir une seconde centralité géométrique, bien plus importante que notre centralité terrestre.

⁹ En effet, la partie pré-copernicienne de l'interprétation traditionnelle a déjà bénéficié, entre autres, des mises au point capitales de Claude Savary et de Rémi Brague.

¹⁰ Nous ne prenons pas en considération les divers schémas cosmologiques proposés au début de l'Antiquité (cosmologies pythagoricienne, héliocentrique ou atomiste), pour ne retenir que le modèle qui sera communément admis dans l'Antiquité plus tardive et au Moyen Âge et que devront affronter les Coperniciens.

¹¹ Dans la tradition chrétienne, l'Homme est bien évidemment valorisé en ce qu'il constitue la fin de la création, comme l'est la Terre en tant que lieu de la chute, de l'incarnation et de la rédemption, mais ce n'est cependant pas le lieu pour traiter de ces thèmes fondamentaux que nous nous contenterons de garder à l'esprit.

1. La Terre

A) *En tant qu'astre*

Dans le cadre de cette topographie, la Terre s'apprécie principalement en fonction de son appartenance au monde sublunaire, de son éloignement de la sphère des fixes, de sa centralité purement géométrique, de sa proximité avec l'Enfer, et de sa parenté avec les corps les plus grossiers du cosmos.

a) *Son appartenance au monde sublunaire*

Le cosmos aristotélicien est divisé en deux zones hiérarchiquement et qualitativement bien différenciées: d'une part, le monde sublunaire, lieu de la génération et de la corruption, lieu du mouvement et du devenir, et donc le lieu de l'imperfection; et d'autre part, le monde supralunaire¹², ou céleste, lieu de l'éternité et de l'immutabilité, bref, le lieu de la perfection. Ce qui détermine la valeur de notre planète, ou plutôt son manque de valeur, c'est donc moins, dans un premier temps, sa position centrale dans l'Univers que son appartenance à ce monde sublunaire marqué du sceau de l'infamie. Aussi pouvons-nous supposer dès à présent que la Terre ne pourrait que gagner en excellence en quittant ce monde sublunaire pour rejoindre le monde céleste.

b) *Son éloignement de la voûte céleste*

Dans le cadre de la topographie aristotélicienne — et même platonicienne —, c'est donc le monde céleste qui se trouve valorisé et, plus précisément encore, la périphérie de celui-ci, à savoir la sphère des fixes qui est la plus proche du Premier Moteur. Or la Terre, outre son appartenance regrettable au monde sublunaire, se distingue encore comme étant le corps le plus éloigné de ce lieu de perfection. C'est ce qu'exprime sa centralité cosmique: le centre d'une sphère est en effet le point le plus éloigné de sa surface. Dans ce contexte, le centre ne se conçoit pas en lui-même ni pour lui-même, mais uniquement relativement à la sphère dont il constitue seulement l'éloignement maximum. La centralité, c'est donc l'éloignement.

¹² La Lune, qui est le seul corps céleste faisant état de quelque hétérogénéité, se trouve justement à la frontière entre les mondes sublunaire et céleste.

Relativement à la sphère cosmique, le centre est aussi son point le plus intérieur, et même son point le plus absolument inférieur, dans la mesure où il est l'«en-bas» de chaque point de cette sphère¹³. Aussi pour marquer notre position, en l'occurrence notre centralité, les auteurs pourront dire indifféremment que nous sommes éloignés de tout ou que nous sommes *en bas* de tout¹⁴.

Cet «en-bas», en tant que point le plus opposé à l'«en-haut», est noté très péjorativement: c'est l'endroit le plus vil du cosmos. Au niveau cosmologique, la centralité, c'est donc finalement la bassesse¹⁵.

Il y a donc là une inversion par rapport à ce que nous pouvons observer sur Terre où le centre est un lieu particulièrement stratégique: meilleur endroit pour voir ou pour être vu, on y place généralement ce qu'on a de plus noble et de plus précieux. Cette inversion, que nous retrouverons, n'a pas échappé à Maïmonide:

¹³ «[...] in sphaera vero hoc solum constat imum esse quod medium est» (MACROBE, *Commentarii in somnium scipionis* / ed. I. WILLIS, p. 91, I, 22, 4).

¹⁴ Les textes associant le centre du monde au «bas» ou au «fond» et sa périphérie au «haut» sont innombrables: «Quant à l'étoile qui constitue la neuvième sphère, au centre du monde, la Terre, elle est immobile et se trouve au point le plus bas» (CICÉRON, *La république* / trad. E. BRÉGUET, pp. 109-110, livre VI, XVII); «[...] dans cette éternelle révolution, la terre est au fond et au milieu du tout; la terre demeure suspendue au centre de l'univers [...]» (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle: Livre II* / trad. J. BEAUJEU, p. 11, livre II, IV, 11); «Il ne faut aucunement prêter l'oreille à ceux qui pensent que sans doute les hautes parties du monde [...] sont gouvernées par la divine providence, mais que la partie basse, terrestre et humide [...] est bien plutôt le jouet du hasard et des mouvements fortuits» (AUGUSTIN, *La Genèse au sens littéral en douze livres* / trad. P. AGAESSE et A. SOLIGNAC, p. 433, livre V, chap. XXI); «La terre, en effet, tient exactement le centre [de l'Univers], et pour cette raison est la plus basse et petite» (BONAVENTURE, *Les six jours de la Création* / trad. M. OZILLOU, pp. 112-115, I^e conférence, 22).

¹⁵ Les textes présentant le bas comme l'endroit le plus vil sont tout aussi nombreux: «Ne savons-nous pas que les régions élevées sont toujours les meilleures, que la terre est située tout en bas et qu'une atmosphère très épaisse l'environne de toutes parts? Tout de même qu'il y a, pour cette raison, parce que l'air y est d'une lourdeur accablante, des pays, des villes, où les hommes ont l'esprit plus obtus, nous devons croire que le genre humain habitant la terre, c'est-à-dire la partie du monde la plus épaisse, souffre lui aussi d'une certaine lourdeur» (CICÉRON, *De la nature des dieux* / trad. Ch. APPUHN, p. 129, livre II, VI); «En tout être vivant, les parties supérieures, le visage et la tête, sont les plus belles; les parties moyennes et inférieures ne le sont pas autant. Or, dans le monde, les hommes sont dans la région moyenne et inférieure; en haut se trouvent le ciel et les dieux qu'il contient; ces dieux avec le ciel qui enveloppe le monde forment la plus grande partie du monde; la terre en est le centre et n'est pas plus qu'un astre quelconque» (PLOTIN, *Ennéades III* / trad. É. BRÉHIER, p. 34, 3^e Ennéade, chap. II, 8); «Quae in centro uel cardine mundi sita, humillimum in creaturis ac medium, tamquam gratissima, locum tenet cum aqua, aer, et ignis ut leuitate naturae, ita et situ se ad altiora praeueniant» (BÈDE LE VÉNÉRABLE, *De natura rerum* / cura Ch. W. JONES, p. 228, § 45, lignes 6-9). Cf. aussi les nombreux textes cités par R. Brague et Cl. Savary.

«Dans tous les animaux qui ont un cœur, celui-ci se trouve au milieu, et tous les membres dominés l'environnent pour lui être généralement utiles, en le gardant et en le protégeant, afin qu'il ne lui survienne pas de malheur du dehors. Mais dans l'ensemble de l'univers, la chose est à l'inverse: la partie plus noble environne ce qui en est moins noble, parce qu'elle n'est point exposée à recevoir une impression de ce qui est en dehors d'elle; et, quand même elle serait impressionnable, elle ne trouverait point en dehors d'elle un autre corps qui pût agir sur elle, car elle influe sur ce qui est au-dedans d'elle, et il ne lui arrive aucune impression ni aucune faculté (venant) d'un autre corps. — Il y a cependant ici quelque ressemblance: car tout ce qui d'entre les membres de l'animal est plus éloigné du membre dominant est moins noble que ce qui en est plus près; et de même, dans l'ensemble de l'univers, à mesure que les corps s'approchent du centre, ils deviennent ternes, leur substance devient plus grossière et leur mouvement plus difficile, et ils perdent leur éclat et leur transparence, à cause de leur éloignement du corps noble, lumineux, transparent, mobile, subtil et simple, je veux dire, de la sphère céleste; mais, à mesure qu'un corps s'en approche, il acquiert quelque chose de ces qualités, à raison de sa proximité, et jouit d'une certaine supériorité sur ce qui est au-dessous de lui»¹⁶.

c) Sa centralité purement géométrique

Même s'il est le point le plus éloigné de la sphère des fixes et est conçu comme l'en-bas du monde, le centre ne reste-t-il pas un point important? Aristote, qui ne pourra que le concéder, s'empressera de qualifier — et par conséquent de relativiser — cette importance. En effet, aux Pythagoriciens qui, dit-il, conçoivent le centre du monde comme l'endroit le plus noble et y posent pour cette raison le feu, le Stagirite reproche de ne pas avoir distingué le «centre de la grandeur» (ou centre purement géométrique) du centre vital (ou centre ontologique):

«Ils raisonnent comme si le mot centre n'avait qu'un seul sens et comme si le centre de la grandeur était aussi celui de la chose et de la nature. Cependant, chez les animaux, le centre de l'animal ne s'identifie pas avec celui du corps. On doit, par voie d'analogie, concevoir que la même distinction s'applique à plus forte raison au ciel entier. Telle est justement la raison pour laquelle ces gens-là ne devraient pas se laisser déconcerter à propos de l'univers ni introduire une garde dans la région centrale, mais feraient mieux de s'occuper du centre pris dans l'autre sens et d'en rechercher la nature et l'endroit où il se trouve. Ce centre-là est, en effet, un principe et une chose noble, tandis que le centre pris au sens local apparaît comme un aboutissement plutôt que comme un principe. Le centre est, en

¹⁶ MAÏMONIDE, *Le guide des égarés* / trad. S. MUNK, p. 190, 1^{re} partie, 72.

effet, ce qui est borné, et la limite est ce qui borne. Or l'enveloppant ou limite est plus noble que le contenu, car celui-ci est la matière, et l'autre est l'essence de la chose constituée»¹⁷.

Le centre du monde est donc un point géométriquement important, mais, simple aboutissement, il ne saurait avoir la noblesse de l'autre centre, qui, principe, jouit lui d'une importance ontologique: centre simplement de la grandeur, il n'est pas, à proprement parler, le «vrai» centre, qu'il faut encore chercher et qui sera identifié tantôt avec la sphère des fixes, tantôt avec le Soleil.

Cette distinction aristotélicienne qui contribue, une fois de plus, à dévaloriser la position de notre planète deviendra un lieu commun¹⁸. Nous la retrouvons chez Théon de Smyrne qui opte pour le Soleil:

«Car dans les corps animés, le centre du corps, c'est-à-dire de l'animal, en tant qu'animal, est différent du centre du volume. Par exemple, pour nous qui sommes, comme nous l'avons dit, hommes et animaux, le centre de la créature animée est dans le cœur toujours en mouvement et toujours chaud, et à cause de cela, source de toutes les facultés de l'âme, cause de la vie et de tout mouvement d'un lieu à un autre, source de nos désirs, de notre imagination et de notre intelligence. Le centre de notre volume est différent: il est situé vers l'ombilic. De même, si l'on juge des choses les plus grandes, les plus dignes et les plus divines, comme des choses les plus petites, fortuites et mortelles, le centre du volume du monde universel sera la terre froide et immobile, mais le centre du monde, en tant que monde et animal, sera dans le soleil qui est en quelque sorte le cœur de l'univers et d'où l'on dit que l'âme du monde prit naissance pour pénétrer et s'étendre jusque dans ses parties extrêmes»¹⁹.

Mais aussi chez Simplicius qui, lui, choisit la sphère des fixes:

«Ainsi, il en est de même pour l'univers dans son entier: il se trouve que le centre est le milieu en tant qu'il est celui d'une grandeur et d'un corps sphérique, mais en tant que ce qu'il y a de plus digne et d'analogue au cœur, il faut chercher quelque chose d'autre comme milieu, et pas le centre, mais plutôt la sphère des fixes, comme principe d'être pour l'univers, comme entraînant avec elle les autres sphères et englobant l'ensemble de la nature corporelle. C'est donc là qu'il aurait fallu chercher ce qu'il y a de plus digne»²⁰.

¹⁷ ARISTOTE, *Du Ciel* / trad. P. MORAUX, p. 86 (livre II, 13, 293b).

¹⁸ Cf. notamment Chalcidius, Themistius, Averroès, Albert le Grand et N. Oresme.

¹⁹ THÉON DE SMYRNE, *Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon* / trad. J. DUPUIS, p. 303 (3^e partie: *Astronomie*, chap. XXXIII).

²⁰ SIMPLICIUS, *Simplicii in Aristotelis De caelo commentaria* / ed. I. L. HEIBERG, p. 514 (à propos de Aristote, *De caelo*, II, 13, 293 b). Cité en traduction française d'après

d) *Sa proximité avec l'Enfer et sa parenté avec les corps les plus grossiers*

Située dans le monde de la génération et de la corruption, au point le plus éloigné de la voûte céleste et dans le centre de la seule grandeur, la Terre est encore, du fait de sa position centrale, exposée aux influences astrales²¹ et proche de l'Enfer: le lieu de l'expiation des fautes, qu'il soit la demeure d'Hadès ou l'enfer de Satan, selon que l'on considère la mythologie platonicienne ou chrétienne, n'est-il pas situé, même dans l'imaginaire populaire, à l'intérieur de la Terre? Celle-ci est en outre le lieu vers lequel convergent, par un mouvement naturel, tous les corps les plus grossiers du monde. Non contente de devoir héberger le mal et le péché, elle remplit même le rôle de «poubelle cosmique»²²:

«iam vero quod de omni silvestri tumultu vastum, impenetrabile, densum, ex defaecatis abrasum resedit elementis, haesit in imo, quod demersum est stringente perpetuo gelu, quod eliminatum in ultimam mundi partem longinquitas solis coacervavit; quod ergo ita concretum est, terrae nomen accepit»²³.

Aussi Albert le Grand pourra-t-il conclure:

«Est enim terra quasi faex in corporibus simplicibus»²⁴.

R. BRAGUE, *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*, p. 211. Remarquons à sa suite la distinction entre «milieu» et «centre»: le milieu n'est pas tant le centre que la périphérie.

²¹ Qu'il nous suffise ici de signaler que cette dépendance, qui pourrait apparaître comme un signe de faiblesse et de soumission, pouvait être perçue comme bénéfique pour notre monde. Ainsi, saint Bonaventure précise que c'est «parce que [la Terre] est basse et petite, [qu']elle reçoit toutes les influences célestes et est d'une admirable fécondité» (BONAVENTURE, *Les six jours de la Création* / trad. M. OZILLOU, pp. 112-115, 1^{re} conférence, 22). Pour Barthélémy l'Anglais, c'est même cette soumission qui lui permet de «racheter» la moindre noblesse de sa substance: «la terre est énormément sensible à l'influence des luminaires célestes et c'est pourquoi elle est très fécondable et grandement productrice de toutes les multiples et diverses espèces [...] elle est au centre du ciel, de toutes parts elle en reçoit influence et effets; et comme elle semble avoir une moindre noblesse dans sa substance, elle récupère dans son effet et son pouvoir parce qu'elle produit des êtres plus nobles, alors que le ciel n'a pour son ornementation que des étoiles insensibles» (BARTHÉLEMY L'ANGLAIS, *De rerum proprietatibus*, livre XIV, chap. I, p. 589. Cité en traduction française d'après Cl. SAVARY, *La révolution copernicienne*, p. 419).

²² Cf. le développement de ce thème par R. BRAGUE, *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*.

²³ MACROBE, *Commentarii in somnium scipionis* / ed. I. WILLIS, p. 92 (I, 22, 6).

²⁴ ALBERT LE GRAND, *De caelo et mundo* / ed. P. HOSSFELD, p. 16 (lib. I, tract. I, cap. 5, lignes 27-29).

B) En tant qu'habitable de l'Homme

Notre planète est donc l'astre le plus méprisable qui soit et cette indignité rejaillit indirectement sur ceux qui l'habitent. Mais précisément, la Terre n'est-elle pas aussi la demeure de l'Homme qui, lui, jouit sans doute d'une meilleure considération, de sorte que cette estime rejaillisse à son tour sur notre planète?

a) Le regard vers les étoiles

Habitant du monde sublunaire, l'Homme, dans la tradition platonicienne, émane néanmoins du monde céleste²⁵, ainsi que le rappelle d'ailleurs sa station droite qui lui permet d'avoir le regard porté vers son monde originaire. Ainsi la vision²⁶ lui permet, d'une certaine manière, de transcender son milieu terrestre²⁷:

«Or, nous en pouvons affirmer très véritablement que cette âme nous élève au-dessus de la terre, en raison de son affinité avec le ciel, car nous sommes une plante non point terrestre, mais céleste. Et en effet, c'est du côté du haut, du côté où eut lieu la naissance primitive de l'âme, que le Dieu a suspendu notre tête, qui est comme notre racine et, de la sorte, il a donné au corps tout entier la station droite»²⁸.

En revanche, les bêtes et les hommes qui se comportent comme elles ont le regard tourné vers la terre:

«[ceux] dont l'existence est vouée aux ripailles et occupations analogues [...] ont] le regard, à la façon du bétail, toujours tourné vers le bas, le corps penché en direction de la terre, c'est-à-dire de leurs tables, bétail au pâturage ils s'engraissent»²⁹.

Ce thème de la station droite comme témoignage de la dignité de l'Homme et de la considération que lui portent les dieux connaîtra un franc succès; nous le retrouvons chez Xénophon³⁰, Ovide³¹ et Manilius³², sans oublier Cicéron:

²⁵ Les âmes humaines sont composées avec les résidus de l'Âme du monde (PLATON, *Timée* / éd. A. RIVAUD, pp. 157-158, 41 d-42 d).

²⁶ Sur la finalité ultime de la vision et son importance pour l'acquisition du savoir, cf., e.a., PLATON, *Timée* / éd. A. RIVAUD, pp. 164-165 (47 a-c).

²⁷ La dévalorisation de la Terre n'apparaît que chez les platoniciens plus tardifs. Chez Platon, elle est «la première et la plus vieille des divinités qui sont nées à l'intérieur du Ciel» (PLATON, *Timée* / trad. A. RIVAUD, p. 155, 40 c).

²⁸ PLATON, *Timée* / éd. A. RIVAUD, p. 225 (90 a-b).

²⁹ PLATON, *La République* / trad. L. ROBIN, p. 1195 (livre IX, 586a).

³⁰ XÉNOPHON, *Les mémorables* / éd. P. CHAMBRY, p. 305 (livre I, chap. IV, 11).

³¹ OVIDE, *Les métamorphoses* / éd. G. LAFAYE, p. 10 (livre I, vers 83-87).

³² M. MANILIUS, *Astronomica* / ed. G. P. GOULD, p. 295 (livre IV, vers 905-914).

«A toutes ces marques d'une action providentielle si pleine d'art et de sollicitude, on peut joindre bien des observations propres à faire connaître combien l'homme a été favorisé et quelle haute situation il occupe. La nature en premier lieu a fait de nous des êtres qui, au lieu d'être penchés vers le sol, ont une taille haute et droite afin que nous puissions, en regardant le ciel, prendre connaissance des dieux. Les hommes ne sont pas sur la terre pour l'habiter comme si c'était leur demeure définitive, mais pour contempler de là, peut-on dire, le monde supra-terrestre et divin, spectacle qui n'est offert à aucune autre espèce animale»³³.

Ce regard porté vers les cieux qui, splendides, révèlent la perfection du Créateur, permet en outre à l'Homme de percer progressivement leurs arcanes. Ainsi s'établit, toujours dans le sillage de la tradition platonicienne, une mise en correspondance entre la beauté de l'objet étudié — l'Univers —, celle de son créateur — le démiurge —, celle de la science qui l'étudie — l'astronomie —, et finalement celle de l'esprit qui la pratique — l'Homme.

Notons sommairement que ce thème platonicien connaîtra un nouvel essor à la Renaissance — nous le retrouvons notamment chez Marsile Ficin³⁴ et Tycho Brahé³⁵ — et remarquons qu'il confirme le tableau que nous venons de dresser pour la Terre en tant qu'astre: tout comme la Terre ne pourrait que gagner en excellence en quittant le monde sublunaire auquel elle appartient, l'Homme tire sa dignité du fait qu'il peut le quitter par la vision et la pensée.

³³ CICÉRON, *De la nature des dieux* / trad. Ch. APPUHN, p. 229 (livre II, LVI). Cf. aussi CICÉRON, *Traité des lois* / éd. G. DE PLINVAL, p. 15 (livre I, IX).

³⁴ «Donc puisque l'homme a vu l'ordre du mouvement des cieux, sa progression et ses proportions ou ses résultats, comment pourrait-on nier qu'il possède presque le même génie que l'auteur des cieux» (M. FICIN, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* / trad. R. MARCEL, vol. II, p. 226, livre XIII, 3).

³⁵ «C'est pourquoi, d'autant la haute masse éthérée surpasse cette nature inférieure par sa grandeur, sa forme, la loi perpétuelle et admirable de son mouvement, et sa délectable beauté, d'autant doit-on penser, à bon droit, que [l'astronomie] est plus noble et plus excellente que tous les autres arts qui s'occupent de ces objets inférieurs et caducs; elle qui donne une dignité sublime aux esprits qui ne s'attachent pas aux choses basses et terrestres, comme fait le bétail, mais qui possèdent une vigueur ignée et une origine céleste. Que pourrait-il y avoir, je le demande, de plus beau et de plus digne de l'homme que de soumettre à son esprit cette immense machine du ciel, le ballet exquis et admirable des luminaires et de toutes les étoiles, et la très plaisante harmonie de leurs mouvements?» (T. BRAHÉ, *De disciplinis mathematicis oratio*, p. 150. Cité en traduction française d'après I. PANTIN, *La poésie du Ciel en France*, p. 61).

b) Une centralité bénéfique pour l'Homme?

Le thème que nous venons d'évoquer pose question: si la centralité n'est nullement profitable à notre planète, n'est-elle pas, en revanche, salutaire à l'Homme qui, de cet endroit, paraît particulièrement bien placé pour contempler le spectacle cosmique et découvrir ses secrets? En le plaçant au centre, ne lui a-t-on pas fait don d'un rare privilège? Ce texte de Sénèque pourrait le laisser croire:

«La curiosité est en nous un don de la nature: ayant conscience de son génie et de sa beauté, elle nous a créés pour être les spectateurs d'un si merveilleux spectacle; elle aurait perdu sa peine, si ces ouvrages si grands, si purs, si finement conformés, si brillants, riches de tant de beautés diverses, elle ne les offrait qu'au néant. Ce qui prouve qu'elle veut qu'on la contemple et qu'il ne lui suffit pas d'un coup d'œil, c'est le lieu où elle nous a placés: elle nous a établis dans son centre, en disposant autour de nous le panorama du monde; et elle ne s'est pas bornée à mettre l'homme debout, mais, comme elle tenait à lui rendre la contemplation facile, pour qu'il pût suivre le mouvement des astres de leur lever à leur coucher et tourner son visage à mesure que tourne l'Univers, elle a dressé sa tête vers le ciel et l'a posée sur un cou flexible»³⁶.

En réalité, il apparaît clairement que l'ordonnancement habituel du théâtre a été, une fois de plus³⁷, simplement inversé: les spectateurs sont mis sur la scène, les artistes jouent alentour, et c'est bien sur ces derniers que restent braqués les projecteurs. Il n'y a donc là nulle valorisation ni du centre ni de l'Homme: la nature, désireuse d'être contemplée, s'est tout bonnement donné «une claque disciplinée»³⁸.

Cette inversion se retrouve chez Alain de Lille:

«Homo uero uelut alienigena habitans in mundi suburbio»³⁹.

Bien qu'ils soient placés au centre, les spectateurs de Sénèque sont en fait sur les gradins et les hommes d'Alain de Lille, en banlieue. Ne conviendrait-il pas dès lors de conclure ce double développement sur la Terre et sur l'Homme en qualifiant la position de la première de «géopériphérique» et la situation du second d'«anthropopériphérique», au lieu des dénominations classiques de «géocentrisme» et d'«anthropocentrisme»?

³⁶ SÉNÈQUE, *De l'oisiveté* / trad. R. WALTZ, p. 117 (V, 3-4).

³⁷ Cf. le texte de Maïmonide dont dépend la note n° 16.

³⁸ R. BRAGUE, *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*, p. 208.

³⁹ ALAIN DE LILLE, *De planctu naturae* / ed. N. M. HÄRING, p. 827, ligne 81.

2. Le Soleil

En raison des bienfaits de son rayonnement indispensable au développement de la vie, le Soleil s'est toujours vu qualifié des épithètes les plus avantageuses. Cicéron, par exemple, le présente comme «le guide, le premier, le modérateur de tous les autres luminaires, [...] l'âme et la puissance régulatrice du monde»⁴⁰ et Pline l'Ancien comme «la première divinité de la nature»⁴¹, quand Théon de Smyrne, nous l'avons vu, va jusqu'à le choisir comme le véritable «centre du monde» et «cœur de l'univers». Ces derniers qualificatifs se comprennent aisément en fonction des bienfaits que nous venons de rappeler: quelle que soit sa situation, n'est-il pas évident que, toujours en mouvement et toujours chaud, il est vraiment le cœur⁴² de l'Univers, et même son centre, bien plus que cette Terre qui, froide et immobile, jouit pourtant d'une véritable centralité? Mais cette «centralité» accordée par Théon de Smyrne au Soleil n'est pas que symbolique, elle est aussi géométrique. En effet, le Soleil évolue juste au milieu des corps célestes: trois tournent au-dessus de lui (Saturne, Jupiter et Mars) et trois autres en dessous de lui (Vénus, Mercure, la Lune)⁴³. Il est donc situé au milieu de l'axe vertical du cosmos qui va du haut (la

⁴⁰ CICÉRON, *La république* / trad. E. BRÉGUET, pp. 109-110 (livre VI, XVII).

⁴¹ «Au milieu d'eux [les astres errants] se meut le soleil, le plus considérable par la taille et la puissance, qui régit non seulement les saisons et les terres, mais encore les astres eux-mêmes et le ciel. C'est lui l'âme ou plus exactement l'esprit du monde entier, c'est lui la Règle première et la première divinité de la nature; on doit s'en convaincre en voyant l'importance de son rôle: c'est lui qui fournit la lumière au monde et ravit les ténèbres; c'est lui qui éteint et éclaire les autres astres; lui qui règle selon les besoins de la nature la succession des saisons et la perpétuelle renaissance de l'année; lui qui chasse la tristesse du ciel et dissipe les nuages jusque dans le cœur de l'homme; c'est lui qui prête même sa lumière aux autres astres; illustre, sans rival, il voit tout, il entend même tout, privilège que je ne vois reconnaître qu'à lui par Homère, le prince des lettres» (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle: Livre II* / trad. J. BEAUJEU, pp. 11-12, livre II, IV, 12-13).

⁴² Outre chez Théon de Smyrne, cette analogie entre le cœur de l'homme et le cœur du monde qu'est le Soleil se retrouve notamment chez saint Bonaventure: «Le deuxième centre, celui de la nature, est puissant par la diffusion potentielle. Ce centre relève de la considération du physicien [...]. Cependant, le physicien considère un double centre, celui du macrocosme et celui du microcosme. Le centre du macrocosme est le soleil, le centre du microcosme est le cœur. Le Soleil, en effet, est au centre des planètes et selon son mouvement, en cercle oblique, s'effectuent les générations. Le physicien mesure la génération. Parmi toutes les planètes, celle de la plus puissante diffusion est le soleil. La diffusion du cœur est de même la plus puissante, quoi que disent les médecins» (BONAVENTURE, *Les six jours de la Création* / trad. M. OZILLOU, pp. 112-115, 1^{re} conférence, 18-19).

⁴³ Aussi cette position sera-t-elle perçue comme tout à fait adaptée à l'astre solaire, dans la mesure où elle lui permet de prodiguer parfaitement et équitablement tous ses bienfaits aux astres qui l'entourent.

voûte céleste) au bas (la Terre). Nous voici donc en présence d'un second centre géométrique: au premier centre conçu comme centre de la sphère céleste et occupé par la Terre, s'ajoute maintenant le centre de l'axe vertical Ciel-Terre, avec le Soleil qui bénéficie donc d'une centralité ontologique et géométrique. S'il est donc une centralité qui jouisse, conformément à l'interprétation traditionnelle, d'une connotation favorable, c'est cette centralité-ci et nullement celle de la Terre⁴⁴.

3. Conclusion

Le cosmos aristotélico-médiéval apparaît donc comme étagé de haut en bas le long d'un axe vertical qui est aussi une échelle de valeur: du Premier Moteur, situé hors du monde, on traverse la sphère des fixes, puis celles des astres errants, avec, au milieu, le Soleil, centre géométrique et ontologique, pour pénétrer ensuite dans le monde sublunaire avec ses quatre éléments, jusqu'à rencontrer, tout en bas, la Terre et finalement l'Enfer, au centre purement géométrique du monde.

Loin de tirer profit du géocentrisme, l'Homme ne tire que des désavantages de la situation de cette planète dont l'indignité se répercute indirectement sur lui. Aussi est-ce avec raison que, pour faire front contre l'interprétation traditionnelle, la littérature avertie insiste sur le caractère humiliant du géocentrisme. Mais cette réaction justifiée ne doit pas elle-même se faire excessive: aussi mal logé soit-il, l'Homme lui-même jouit d'une certaine supériorité et même d'une certaine importance. Mais celles-ci résultent de considérations qui ne s'appuient aucunement sur sa centralité géométrique⁴⁵, aussi, du seul point de vue cosmologique qui est celui de l'interprétation traditionnelle, le géocentrisme n'est nullement un anthropocentrisme.

⁴⁴ Pour distinguer ces deux centralités, nous nous proposons d'appeler «centralité cosmique» celle qui se réfère à la sphère des fixes et «centralité planétaire» celle qui ne renvoie qu'à la distribution des planètes au sein du monde céleste.

⁴⁵ Notons toutefois que R. Brague fait état d'un texte du théologien et apologiste juif Saadia Gaon (882-942) dont le grand intérêt réside précisément dans le fait qu'il se différencie exceptionnellement de cette tendance générale. En effet, il tire argument de la centralité de notre planète pour établir que l'Homme est bien la fin de la Création, selon le principe voulant que les choses nobles soient placées au centre des choses qui ne sont pas aussi nobles qu'elles! Ce rare cas d'anthropocentrisme fondé sur le géocentrisme sera d'ailleurs critiqué par les auteurs postérieurs (cf. R. BRAGUE, *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*, pp. 208-210).

III. La révolution copernicienne

À l'époque de la révolution copernicienne, la topographie aristotélico-médiévale que nous venons de résumer continue à persister dans l'esprit de nombreux auteurs, quand d'autres adoptent celle, d'origine pythagoricienne, que vient revigorer le système héliocentrique. Les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles connaissent donc la coexistence de deux topographies différentes, offrant deux grilles de lecture pour les mêmes événements, et représentant ainsi deux manières d'apprécier le nouvel ordre cosmique. Afin de cerner au mieux les réactions suscitées par la révolution copernicienne, nous adopterons successivement chacun de ces points de vue.

1. Du point de vue de la topographie aristotélico-médiévale

La révolution copernicienne retire la Terre du monde sublunaire et du centre de l'Univers pour la situer, à la place qui était auparavant celle du Soleil, parmi les autres planètes, dans le monde céleste. Pour ceux qui raisonnent en fonction de la topographie aristotélico-médiévale, elle devrait donc apparaître comme une promotion et non comme une déchéance: non seulement la Terre n'appartient plus au monde sublunaire, mais en outre elle est placée dans cet endroit bien singulier autrefois réservé au Soleil. Telle est la supposition, somme toute légitime, qu'il nous faut dérouler et soumettre à l'épreuve des faits.

Après avoir démontré la persistance de cette topographie qui dévalorise la Terre pour magnifier les Cieux, nous examinerons cette première conséquence de la révolution copernicienne qu'est l'extirpation de notre planète du monde sublunaire. Pour ce faire, nous établirons l'existence, en amont de la révolution copernicienne, d'un courant, somme toute marginal, désireux, contre cette topographie ambiante, de promouvoir notre planète précisément en l'extrayant du monde sublunaire pour l'assimiler aux autres corps célestes. Nous tenterons ensuite de préciser dans quelle mesure la révolution copernicienne s'insère dans ce courant, en venant lui donner le fondement scientifique qui lui manquait. Nous examinerons alors la seconde conséquence de cette révolution: le positionnement de la Terre à l'endroit du Soleil. Nous étudierons enfin les réactions effectives que suscitérent ces déplacements, et remarquant que l'enthousiasme escompté n'est pas au rendez-vous, nous essayerons enfin de rendre compte de cet état de fait.

A) *Persistance de cette topographie*

Les thèmes que nous venons d'évoquer restent largement partagés à la Renaissance. Il n'est que de lire Montaigne pour s'en convaincre :

«La presumption est nostre maladie naturelle et originelle [sic]. La plus calamiteuse et fraile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant [sic] la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy, *parmy la bourbe et le fient du monde*, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, *au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste*, avec les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds»⁴⁶.

Une fois de plus, ce texte fait état d'une grille de lecture verticale qui s'articule autour des concepts de «haut» et de «bas», de «proche» et de «lointain», et non en fonction d'une opposition centre-périphérie: ce qui reste déterminant, c'est bien l'éloignement qui nous sépare des Cieux⁴⁷.

Dans ses notes de cours prises lorsqu'il était étudiant à Pise, le grand Galilée lui-même rend également témoignage de cette mentalité: la Terre, ignoble, doit être placée le plus loin possible des corps célestes afin qu'elle les souille le moins possible; positionnée donc au centre, elle pourra ainsi racheter quelque peu son infortune en bénéficiant des bienfaits célestes⁴⁸:

⁴⁶ MONTAIGNE, *Les Essais* / éd. P. VILLEY, t. II, p. 452 (livre II, chap. XII). Nous soulignons.

⁴⁷ Comme le montre ce texte, ces sentiments d'éloignement et de bassesse sont ressentis d'une manière beaucoup plus prégnante que ne pourrait l'être la conscience de notre centralité géométrique: la première idée qui vient à l'esprit de ceux qu'habite cette vision du monde n'est pas que nous sommes au centre de tout, mais au contraire que nous sommes «au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste». N'est-ce pas aussi ce qui transparait dans ce texte issu d'une lettre célèbre adressée, le 12 avril 1615, par Bellarmin à Paolo Antonio Foscarini: «tutti convengono in esporre *ad literam* ch'il sole è nel cielo e gira intorno alla terra con somma velocità, e che la terra è lontanissima dal cielo e sta nel centro del mondo, immobile» (*Le opere di Galileo Galilei* / cura A. FAVARO, vol. XII, p. 172). De même, dans sa lettre à Copernic reproduite au début du *De revolutionibus*, Nicolas Schönberg situe d'abord la nouvelle position du Soleil dans le lieu le plus bas avant de qualifier aussi ce lieu comme central: «Car j'ai appris que, non seulement tu connais admirablement les découvertes des anciens mathématiciens, mais que même tu as constitué une nouvelle doctrine du monde, selon laquelle la terre se meut tandis que le soleil occupe le lieu le plus bas et, par conséquent, le plus central de l'univers (*solem imum mundi, adeoque medium locum obtinere*)» (N. COPERNIC, *Des révolutions des orbés célestes* / trad. A. KOYRÉ, p. 33).

⁴⁸ Nous avons déjà rencontré ce thème chez saint Bonaventure et Barthélémy l'Anglais (cf. note n° 21).

«quia Terra cum sit omnium ignobilissima, debuit iure collocari in medio, ne reliqua corpora propter illius propinquitatem aliquid detrimenti paterentur, et quia ita posset subveniri melius et commodius illius imperfectioni per influxum caeterorum corporum»⁴⁹.

Le cardinal Robert Bellarmin nous offre un raisonnement analogue: la localisation de l'Enfer au centre de la Terre se justifie rationnellement par ce souci de placer les damnés le plus loin possible des élus:

«Accedat postremo etiam naturalis ratio. Siquidem consentaneum est rationi, ut locus Dæmonum et hominum impiorum ac reproborum longissime distet ab eo loco, in quo Angelos ac beatos homines perpetuo futuros non dubitamus: locus autem beatorum (etiam adversariorum testimonio) cælum est; a cælo vero nihil abest longius, quam terræ centrum»⁵⁰.

Citons enfin John Wilkins qui, dans *The discovery of a new world* (1638), justifie encore le géocentrisme en arguant qu'il est juste que notre planète soit placée, en raison de son imperfection, au plus loin des Cieux:

«from the vileness of our earth, because it consists of a more sordid and base matter than any other part of the world; and therefore must be situated in the centre, which is the worst place, and at the greatest distance from those purer incorruptible bodies, the heavens»⁵¹.

B) Une valorisation de la Terre?

a) L'extirpation du monde sublunaire

i) Un mouvement pré-copernicien de valorisation de la Terre

Face à cette tradition de dévalorisation de la Terre dont nous venons d'établir la persistance, quelques penseurs antérieurs à la révolution copernicienne s'étaient déjà attachés à rehausser notre planète. La stratégie utilisée à cette fin consistait inlassablement à supprimer la bipartition aristotélicienne du cosmos, pour placer la Terre au même niveau ontologique que les autres corps célestes.

⁴⁹ GALILÉE, *Iuvenilia* / cura A. FAVARO, p. 48 (*Tractatio de caelo*, quaestio secunda).

⁵⁰ R. BELLARMIN, *Secunda controversia generalis de Christo* / éd. J. FÈVRE, p. 418 (livre IV, chap. X).

⁵¹ J. WILKINS, *The discovery of a new world, or a discourse tending to prove that it is probable there may be another habitable world in the moon*, London, 1638, p. 68. Cité d'après P. ROSSI, *Nobility of man and plurality of worlds*, p. 137.

Parmi eux, il convient d'évoquer tout d'abord ce philosophe visionnaire qu'est Nicolas de Cuse. En effet, l'auteur *De la docte ignorance* affirme :

«Il n'est pas vrai que la terre soit le plus vil et le plus bas des astres: sans doute elle paraît plus centrale que le reste du monde; mais, pour la même raison, elle est plus proche du pôle»⁵².

De même, poursuit-il, «la couleur noire de la terre ne prouve pas qu'elle soit vile»⁵³, car si elle nous paraît noire, c'est uniquement parce que nous nous trouvons à sa surface et donc en deçà de sa région du feu. Mais si nous pouvions nous placer hors de cette région, nous la verrions lumineuse, tout comme nous voyons le Soleil lumineux, par cela seul que nous sommes en dehors de sa région du feu et non sur son sol. Aussi cette noirceur, loin d'être intrinsèque à notre corps, résulte seulement de notre position particulière. Cette similitude de la Terre et du Soleil relative à leur luminosité résulte en réalité de l'équivalence de leur composition :

«si l'on considère le corps du soleil, on voit, au centre, une sorte de terre, à la circonférence, une lueur comme celle d'un feu, et, entre les deux, un nuage aqueux, pour ainsi dire, et de l'air plus clair: la terre possède les même [sic] éléments»⁵⁴.

Cette assimilation, qui va de la Terre aux astres, conduit tout naturellement à la promotion de notre planète au rang d'étoile :

«la terre est une étoile noble, qui a une lumière, une chaleur et une influence»⁵⁵.

Mentionnons également Léonard de Vinci qui s'attache lui aussi à révéler l'identité qualitative de la Lune et de la Terre, en faisant apparaître l'équivalence de leur composition et de leur fonction: la Lune est de nature terrestre, c'est-à-dire qu'elle est composée des mêmes éléments que la Terre⁵⁶, et la Terre est de nature astrale, c'est-à-dire qu'elle

⁵² NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance* / trad. L. MOULINIER, p. 156 (II, 12).

⁵³ NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance* / trad. L. MOULINIER, p. 156 (II, 12).

⁵⁴ NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance* / trad. L. MOULINIER, p. 156 (II, 12).

⁵⁵ NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance* / trad. L. MOULINIER, p. 157 (II, 12).

⁵⁶ La Lune est de nature terrestre: «Le fait que ces accidents ne se produisent pas comme il eût été logique de s'y attendre, est un signe évident que la lune est vêtue de ses propres éléments, — l'eau, l'air et le feu — et ainsi se soutient toute seule dans l'espace, comme notre terre avec ses éléments dans une autre partie de l'espace; et les corps lourds remplissent le même office dans ses éléments que les autres corps lourds dans le nôtre» (LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci* / trad. L. SERVICEN, vol. I, p. 311,

est presque semblable à la Lune et peut jouer le même rôle qu'elle⁵⁷. Si Léonard de Vinci s'attache à mettre en évidence cette identité, c'est pour, lui aussi, révéler la noblesse de notre planète:

«Tout ton discours tend à conclure que la terre est une étoile presque semblable à la lune et ainsi tu prouveras la noblesse de notre monde»⁵⁸.

S'il existe donc des tentatives pré-coperniciennes pour rehausser notre planète, leur efficacité ne doit cependant pas être majorée: les conceptions audacieuses et prophétiques du Cusain ne sont pas fondées sur une critique des théories astronomiques contemporaines et ne conduisent donc pas à une révolution scientifique; quant aux propos épars de Léonard de Vinci, ils ne parviendront pas davantage à susciter une remise en question scientifique de la topographie ambiante. Pour que cette remise en question puisse véritablement débiter, il faudra attendre qu'une nouvelle théorie générale des phénomènes célestes puisse être opposée au système aristotélicien: ce sera l'œuvre de Copernic.

ii) La révolution copernicienne comme actualisation de ce mouvement

En décentralisant la Terre, en l'arrachant du monde sublunaire pour en faire une planète analogue aux autres, la révolution copernicienne nous apparaît comme s'intégrant dans ce mouvement de valorisation de notre planète. Plus encore, Copernic semble y jouer le rôle le plus déterminant, puisqu'il est le premier à scientifiquement établir, par une théorie générale et cohérente des phénomènes célestes, le mouvement de révolution de la Terre, et donc son appartenance physique au monde des planètes. Mais si telle est l'une des perceptions que nous pouvons avoir, a posteriori, de la révolution copernicienne et qu'auront d'ailleurs plusieurs de ses acteurs, il importe de souligner aussitôt que telle ne fut pas

ms. de Leicester 2 r); «La lune a ses jours et ses nuits comme la terre» (*Ibid*, p. 299, ms. F 64 v); «on pourrait prouver que la lune est un autre monde semblable au nôtre, que sa partie brillante est une mer qui reflète le soleil, et la partie privée d'éclat est de la terre» (*Ibid*, p. 306, ms. 2038, Bib. nat., 16 v).

⁵⁷ La Terre est de nature astrale: «Montre comment, si tu étais dans la lune ou dans une étoile, notre terre te semblerait remplir le même office à l'égard du soleil que la lune actuellement» (LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci* / trad. L. SERVICEN, vol. I, p. 304, ms. F 93 r); «Il te faut démontrer comment la terre remplit le même office à l'égard de la lune que la lune à l'égard de la terre» (*Ibid*, p. 308, ms. Arundel, n° 263, 104 r).

⁵⁸ LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci* / trad. L. SERVICEN, vol. I, p. 297 (Ms. F 56 r).

la motivation de Copernic lui-même. Autrement dit, si le chanoine polonais s'insère dans ce mouvement et l'actualise en lui donnant une réalité scientifique, c'est sans avoir recherché expressément ce but et sans en tirer profit⁵⁹.

À la différence de l'astronome polonais, Galilée semble s'insérer explicitement dans ce courant. En effet, dans *Le messager céleste*, nous le voyons soucieux d'établir le statut céleste de notre planète, et donc d'infirmier la condition misérable qui était auparavant la sienne :

«Ces quelques mots sur cette matière doivent suffire en cet endroit, car nous en traiterons de manière plus ample dans notre *Système du monde*, où, en de multiples raisonnements et expériences, la réflexion de la lumière solaire depuis la Terre sera très efficacement montrée, à l'intention de ceux qui prétendent exclure celle-ci du chœur des Étoiles, principalement parce qu'elle serait dépourvue de mouvement et de lumière. Or, que la Terre soit errante, et qu'elle surpasse la Lune en splendeur, loin d'être la sentine des ordures et des souillures du monde, nous le démontrerons et nous le confirmerons aussi par d'innombrables raisons naturelles»⁶⁰.

Plus explicitement encore — mais aussi plus positivement —, dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, le savant florentin nous délivre une nouvelle fois ce message. Ce nouveau système ne doit pas vous effrayer, proclame-t-il, nous ne voulons aucun mal à la Terre, tout au contraire, nous allons l'anoblir en la restituant aux Cieux :

«Ne vous faites pas de souci pour le Ciel et la Terre, ne craignez pas leur subversion, pas plus que celle de la philosophie; quant au Ciel, c'est en vain que vous craignez pour lui, puisque vous-même le tenez pour inaltérable et impassible; quant à la Terre, nous cherchons à l'anoblir et à la rendre parfaite en tâchant de l'assimiler aux corps célestes et de la mettre pour ainsi dire au ciel, d'où vos philosophes l'ont bannie»⁶¹.

Aussi explicites soient-ils, il ne faudrait pas se méprendre sur l'exacte signification de ces passages, en pensant qu'ils expriment la pensée profonde de Galilée, comme si ce dernier cherchait véritablement

⁵⁹ En effet, rien n'indique qu'il ait conçu son système en étant guidé par cette volonté de valoriser notre planète ni qu'il ait vu dans celui-ci l'occasion de relever la Terre de ses anciennes indignités. Aussi, pas plus qu'il ne faut faire de Copernic un chanoine aigri qui, pour se venger d'on ne sait quelle frustration, se serait attelé à préparer, dans la solitude, un coup de plus à l'ambition humaine (cf. les textes de la note n° 3), il ne faut le percevoir comme soucieux de revaloriser notre planète.

⁶⁰ GALILÉE, *Le messager des étoiles* / trad. F. HALLYN, p. 137.

⁶¹ GALILÉE, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* / trad. R. FRÉREUX, p. 72.

à anoblir notre planète. En effet, les considérations de cet ordre n'ont, pour lui, aucune valeur⁶²... si ce n'est celle de la persuasion. En fin psychologue qu'il est, Galilée sait parfaitement que les réticences qui s'expriment à l'égard de l'héliocentrisme ne sont pas seulement de nature scientifique, mais aussi du domaine de l'affectif et de l'émotif; il sait en outre que ce sont d'ailleurs les résistances les plus difficiles à vaincre, aussi s'attache-t-il, en cet endroit et comme le révèle suffisamment le contexte, à rassurer et à tourner à son avantage ces réactions émotionnelles qui, de prime abord, pourraient s'effrayer de son innovation. Ainsi, Galilée, qui connaît parfaitement toute la symbolique de la topographie aristotélico-médiévale⁶³, ne s'insère qu'en apparence dans ce courant: uniquement soucieux d'établir l'héliocentrisme, il en joue... du moins quand cela peut servir sa cause.

Plus sincèrement sans doute, Giordano Bruno vit également ce positionnement de la Terre au sein des autres planètes comme une promotion, et même comme une délivrance:

«Pars ego sum stellæ atque illustris lampadis, et quem
Æthna premit nullus, siquidem est sine pondere tellus
in membris comperta suis. Sic ergo solutus
liberque»⁶⁴.

Ce témoignage d'allégresse doit de nouveau être pris avec circonspection: non seulement il émane une nouvelle fois d'un copernicien engagé dans la défense du copernicanisme, mais en outre il n'exprime que la pensée de Bruno: visionnaire, le Nolain ne saurait témoigner de la mentalité de son temps.

⁶² Souvenons-nous en effet de la réponse qu'il fit à cet interlocuteur qui lui rappelait le caractère de perfection attribué traditionnellement à la forme sphérique: «Quant à moi, comme je n'ai jamais lu les chroniques particulières et les titres de noblesse des figures, je ne sais pas lesquelles sont plus ou moins nobles, plus ou moins parfaites; mais je crois que toutes sont, d'une certaine façon, antiques et nobles ou, pour mieux dire, qu'elles ne sont pas plus nobles et parfaites que non nobles et imparfaites, étant bien entendu que, s'il s'agit de bâtir, les carrées sont plus parfaites que les sphériques, mais que, s'il s'agit de rouler ou de conduire des voitures, les rondes sont plus parfaites que les triangulaires» (GALILÉE, *L'essayeur* / trad. Ch. CHAUVIRÉ, p. 215, paragraphe 38). Cf. aussi GALILÉE, Lettre à Gallanzone Gallanzoni du 16 juillet 1611, dans *Le opere di Galileo Galilei* / cura A. FAVARO, vol. XI, pp. 146-147.

⁶³ Nous avons par exemple reconnu, dans l'extrait cité du *Messenger des étoiles*, le thème, déjà évoqué, de la Terre comme «poubelle cosmique».

⁶⁴ G. BRUNO, *De immenso et innumerabilibus* / cura A. GUZZO, pp. 740-742 (IV, 1).

b) Le positionnement en la centralité planétaire

La révolution copernicienne n'extirpe pas seulement la Terre du monde sublunaire, elle la positionne précisément à l'endroit réservé antérieurement au Soleil. Pour celui qui raisonne en fonction de la topographie aristotélico-médiévale, ce positionnement devait constituer une seconde source de satisfaction, puisque notre planète rejoignait ainsi non pas une place quelconque, comme l'affirme pourtant l'interprétation traditionnelle, mais cet endroit singulier qui avait été honoré en tant que centre géométrique et ontologique. Bien sûr, le Soleil emportait avec lui l'aspect ontologique qui lui appartenait en propre, mais cela restait un endroit au passé pour le moins prestigieux et qui demeurait, eu égard à leur répartition, le centre des astres errants.

Kepler, qui se souvient de cette particularité, justifiera cet honneur fait à la Terre en rappelant qu'elle est la demeure de cette véritable image du Créateur qu'est l'Homme :

«L'homme est, en effet, la fin suprême du monde et de toute la Création. J'estime, en conséquence, que la terre, parce qu'elle devait donner et nourrir la véritable image du Créateur, fut jugée digne par Dieu d'accomplir sa course au milieu des planètes, de telle sorte qu'il y en eût autant à l'intérieur de son orbe qu'à l'extérieur»⁶⁵.

Si le géocentrisme n'est pas forcément un anthropocentrisme, l'héliocentrisme n'est pas davantage nécessairement anti-anthropocentrique !

c) L'enthousiasme n'est pas au rendez-vous

Contrairement à ce à quoi l'on pouvait s'attendre, la réalisation, par la révolution copernicienne, du projet de Nicolas de Cuse et de Léonard de Vinci ne semble pas avoir été appréciée à sa juste valeur : cette promotion passe quelque peu inaperçue au milieu de réactions mitigées et pour le moins diversifiées, tant il est vrai qu'à cette époque, la carte des mentalités ne relève pas d'une topologie facile.

En effet, le sentiment qui prévaut semble être le scepticisme et le désarroi devant la fragilité de nos connaissances. Montaigne illustre parfaitement ce sentiment :

«Le ciel et les estoilles ont branlé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que Cleanthes le Samien ou, selon Theophraste, Nicetas Siracusien s'avisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit

⁶⁵ J. KEPLER, *Le secret du monde* / trad. A. SEGONDS, p. 59 (chap. IV).

par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert tres-regléement à toutes les consequences Astronomiques. Que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir le quel ce soit des deux? Et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?»⁶⁶.

Paul Valéry l'a admirablement traduit:

«La démonstration de la rotation de la Terre est un événement capital de l'histoire. Si elle tourne, mes sens ignorent cette vitesse et ne la révèlent qu'indirectement. Je croyais savoir quelque chose. Si je puis ignorer un fait si gros, s'il faut tant de siècles et de détours pour le découvrir, quels soupçons sur tout ce dont je m'assure!»⁶⁷.

Alors que le chanoine polonais avait précisément voulu instaurer une plus grande cohérence en astronomie, c'est au contraire le sentiment d'une dislocation complète du cosmos qui surgit également, ainsi qu'en témoignent ces vers célèbres du poète et prédicateur anglais John Donne:

«La philosophie nouvelle rend tout incertain,
L'élément du feu est tout à fait éteint;
Le soleil est perdu et la terre; et personne aujourd'hui
Ne peut plus nous dire où chercher celle-ci.
Les hommes confessent franchement que ce monde est fini
Lorsque dans les Planètes et le Firmament
Ils cherchent tant de nouveau; puis voient que celui-ci
Est dissous à nouveau dans les Atomies.
Tout est en morceaux, toute cohérence disparue.
Plus de rapports justes, rien ne s'accorde plus»⁶⁸.

Plusieurs éléments peuvent rendre compte de ce manque d'enthousiasme pour le moins prononcé. Rappelons tout d'abord que cette conséquence positive de la révolution copernicienne ne pouvait être perçue comme telle qu'à partir du moment où le nouveau système astronomique était reçu comme reflétant réellement l'exacte description de la réalité physique. Or nous savons que la préface phénoméniste d'Osiander trompa sur ce point ceux qui ne se donnèrent pas la peine de lire l'ouvrage lui-même. Il fallut donc un certain temps avant que ce système

⁶⁶ MONTAIGNE, *Les Essais* / éd. P. VILLEY, vol. II, p. 570 (livre II, chap. XII).

⁶⁷ P. VALÉRY, *Cahiers* / éd. J. ROBINSON, vol. I, p. 548 (1916, C, VI, 262).

⁶⁸ J. DONNE, *Anatomy of the world*. Cité en traduction française d'après A. KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini*, p. 48.

ne s'impose comme ayant une signification physique. Malheureusement, le temps jouait contre ce mouvement de valorisation de la Terre, puisque celui-ci, en détruisant la bipartition aristotélicienne du cosmos, se condamnait lui-même par cette destruction. En effet, notre planète, en rejoignant le monde céleste, ne pouvait bénéficier de ce déplacement que pour autant que soient maintenus les privilèges qui étaient les siens dans la topographie aristotélico-médiévale. Or, en détruisant cette topographie, la science moderne supprimait aussi bien le caractère imparfait du monde sublunaire que le caractère divin du monde céleste. Aussi notre globe, heureux de ne plus appartenir au monde sublunaire, devait-il s'empressement de se réjouir de son appartenance au monde céleste, avant que celui-ci ne perde également ses traits distinctifs. En effet, comme l'ont montré les textes cités de Nicolas de Cuse et de Léonard de Vinci, le nivellement ontologique Terre-planètes se fait, dans un premier temps, essentiellement par assimilation de la Terre aux planètes. Mais il se poursuit, dans un second temps correspondant lui à la «sécularisation» du monde céleste et non plus à la valorisation de notre habitat, par l'assimilation des planètes à la Terre. C'est, par exemple, Galilée déclarant que la Lune possède des montagnes et des vallées comme la Terre; que le Soleil, ainsi qu'en témoignent ses taches, n'est pas inaltérable, mais sujet au changement, comme notre planète; ou que Jupiter possède des satellites comme nous possédons la Lune. Au terme de ce processus, la Terre, qui monte en grade, et les corps célestes, qui tombent de leur estrade, finissent donc pas se retrouver au même niveau.

C) Conclusion

En faisant de la Terre une planète analogue aux autres, la révolution copernicienne s'insère, malgré elle, dans une tradition de valorisation de notre globe et lui donne même une base physique. Toutefois, cet aspect positif du copernicanisme ne semble avoir été épingle que par des coperniciens engagés dans sa défense, et la plupart du temps, à des fins stratégiques. Quant aux autres, l'absence de textes relatifs à ce sujet semble indiquer qu'ils n'ont guère été sensibles à cette amélioration du statut de leur planète. Stupéfaction devant la fragilité de leurs connaissances, nécessité d'une lecture réaliste, fugacité de cette promotion ressentie parfois comme non méritée, la raison principale de ce manque d'enthousiasme, comme nous allons bientôt le voir, est peut-être autre: plus que le déplacement de la Terre, c'est la centration du Soleil qui aurait retenu l'attention de leur esprit.

2. Du point de vue de la topographie copernicienne

A) *Une nouvelle topographie*

Avec Copernic, une nouvelle structure géométrico-hiérarchique du cosmos s'instaure en astronomie. En effet, si la sphère des fixes subsiste et reste un point de référence important⁶⁹ — du moins chez le savant polonais —, le centre de l'univers change tout à fait de signe, puisque, comme dans le système pythagoricien, il redevient le point le plus digne du monde. De ce point de vue, la révolution copernicienne semble opérer l'abandon de la distinction aristotélicienne entre les deux centres et réaliser la coïncidence entre centre géométrique et centre ontologique. Il s'établit ainsi une nouvelle relation entre le centre et la périphérie: au lieu d'être pensé à partir de la voûte céleste dont il ne constitue que l'éloignement maximum, le centre est posé pour lui-même et en lui-même, tandis que la sphère des fixes paraît bien vite secondaire, jusqu'à se dissoudre progressivement, mais complètement. Ce changement induit également une nouvelle représentation mentale du cosmos: au lieu de descendre le long d'un axe vertical partant du «haut» vers le «bas», le regard se déploie en cercles concentriques à partir du centre du monde.

Réexaminons la perception que l'on pouvait avoir du déplacement de la Terre et de la centration du Soleil à partir de ces nouveaux critères. De prime abord, nous pourrions penser que cette fois l'interprétation traditionnelle a vu juste, puisque la situation se réduit bien à ceci: le centre de l'Univers est maintenant l'endroit le plus digne. Dommage: nous n'y sommes plus! Dans ce cas, nous pourrions même conclure qu'à défaut d'être entièrement satisfaisante, elle comporte du moins une certaine part de vérité dans la mesure où, si elle n'exprime pas les sentiments de tous, elle décrit assez bien ceux de cette partie de la population qui réagit en fonction de la nouvelle topographie copernicienne. En réalité, pas plus que les géocentristes n'ont ressenti comme une promotion l'extirpation de la Terre du monde sublunaire, les coperniciens n'ont vécu comme une

⁶⁹ C'est du moins ce qu'affirme ce passage quelque peu aristotélicien: «La première et la plus haute de toutes est la sphère des étoiles fixes qui contient tout et se contient elle-même; et qui, par cela même, est immobile. C'est assurément le lieu de l'Univers auquel se rapportent le mouvement et la position de tous les autres astres» (N. COPERNIC, *Des révolutions des orbés célestes* / trad. A. KOYRÉ, pp. 113-115, livre I, chap. X). Dans la pratique toutefois, c'est la Terre qui est prise comme unité de référence (cf. note 76).

tragédie son décentrement: satisfaits de la place qui leur était dorénavant réservée, ils se sont surtout réjouis de la centration du Soleil.

B) La Terre

Les avantages acquis par la Terre lors de la révolution copernicienne et énoncés à l'occasion de notre étude du point de vue aristotélico-médiéval subsistent: arrachée du monde sublunaire, notre planète reste, aux yeux des coperniciens, singularisée du fait de sa centralité planétaire. Bien plus, de nouveaux avantages viennent renforcer sa spécificité. En effet, le second moment du nivellement ontologique précédemment évoqué et correspondant à l'assimilation des corps célestes à la Terre conduit à un renversement complet de l'esthétique traditionnelle, puisque ce sont les caractéristiques de notre planète qui deviendront les critères de beauté de la nouvelle esthétique. Quant à l'endroit occupé par notre planète, il se verra encore davantage particularisé: non content de correspondre à la centralité planétaire, il deviendra en plus le lieu de la véritable intellection.

a) La référence d'une nouvelle esthétique

Comme nous l'avons vu, dans le cadre de la topographie aristotélico-médiévale, les corps célestes étaient magnifiés parce qu'ils étaient parfaitement sphériques et tout à fait inaltérables, à la différence de la Terre qui avait un relief accidenté et était soumise à une agitation indescriptible. Or, suite à l'apparition d'une nouvelle esthétique liée aux récentes découvertes astronomiques, ce sont ces irrégularités de notre surface et ces changements propres à la vie qui constitueront dorénavant les critères de l'excellence, tant et si bien que c'est notre planète qui deviendra la référence positive de cette nouvelle forme de beauté.

Dans *Cause, principe et unité*, Giordano Bruno témoigne de cette nouvelle attitude. En effet, à l'interlocuteur qui lui demande s'il ne nous serait pas plus avantageux de rester tels que nous sommes, afin qu'ainsi nous ne mourrions pas et restions incorruptibles et éternels, il répond en se faisant l'apôtre de la mutabilité:

«POLIHIMNIO: [...] Ne croyez-vous pas que, si la matière se contentait de la forme présente, aucune altération ou passion n'aurait prise sur nous, que nous ne mourrions pas et serions incorruptibles et éternels?

GERVASIO: Et que diriez-vous, si elle s'était contentée de la forme qu'elle avait il y a cinquante ans? Existerais-tu, Polihimnio? Et si elle en était restée à celle d'il y a quarante ans, serais-tu si adultère (je veux dire: si

adulte), si parfait et si docte? Donc, de même que tu es bien content que tes autres formes aient cédé la place à l'actuelle, de même est-il dans la volonté de la nature, ordonnatrice de l'univers, que toutes les formes se cèdent la place les unes aux autres. Sans compter qu'il est plus digne pour cette substance qui est la nôtre de devenir chaque chose, en recevant toutes les formes, que de rester partielle en n'en retenant qu'une seule»⁷⁰.

La mutabilité est donc une plus grande perfection pour l'Homme; elle l'est aussi pour les corps célestes considérés dans leur globalité, ainsi que le souligne Galilée dans cette lettre adressée à Gallanzone Gallanzoni:

«perchè è vero che, quanto alla perfezion [sic] della figura sferica, se la terra fusse liscia, saria una sfera più perfetta che essendo aspra; ma quanto alla perfezione della terra, come corpo naturale ordinato al suo fine, non credo che sia alcuno che non comprenda quanto ella sarebbe non solo meno perfetta, ma assolutamente imperfettissima. Et che altro resterebb' ella che un immenso deserto infelice, voto di animali, di piante, di huomini, di città, di fabriche, pieno di silenzio e di otio, senza moti, senza sensi, senza vite, senza intelletti, et in somma privo di tutti gl' ornamenti li quali così spettabile et vaga la rendono?»⁷¹.

L'inversion est donc complète: l'immutabilité n'est plus associée à l'immortalité, mais bien à la mort et c'est la mutabilité, en tant que trait distinctif de la vie, qui se trouve valorisée. Ce thème réapparaît dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*:

«[...] aux corps naturels, ceux qui composent l'univers, on attribue l'impassibilité, l'immutabilité, l'inaltérabilité, etc., comme autant de titres de noblesse et de perfection, et on tiendrait pour une grande imperfection d'être altérable, générable, capable de changement, etc.: je considère, moi, qu'il est tout à fait noble et admirable pour la Terre qu'il s'y produise sans cesse des changements, altérations, générations etc., nombreux et divers; si elle n'était sujette à aucun changement, si ce n'était qu'une immense solitude de sable ou une masse de jaspe, ou si, au temps du déluge, les eaux qui la recouvraient l'avaient en gelant transformée en un immense globe de cristal sur lequel jamais rien ne naîtrait, ne s'altérerait ou ne changerait, j'estimerai que c'est une masse énorme, inutile pour le monde, inactive, superflue en un mot et comme inexistante en la nature; c'est la même différence qu'on fait entre un animal vivant et un animal mort; j'en dirais autant de la Lune, de Jupiter et de tous les autres globes du monde»⁷².

⁷⁰ G. BRUNO, *De la cause, du principe et de l'un* / trad. L. HERSANT, pp. 228-230 (IV^e dialogue).

⁷¹ GALILÉE, Lettre à Gallanzone Gallanzoni du 16 juillet 1611, dans *Le opere di Galileo Galilei* / cura A. FAVARO, vol. XI, p. 148.

⁷² GALILÉE, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* / trad. R. FRÉREUX, pp. 90-91 (I^{er} journée).

Au terme de la révolution copernicienne, non seulement la Terre se trouve donc mise au même niveau que les autres corps célestes, mais ses caractéristiques de mutabilité et d'irrégularité, qui marquaient autrefois son infamie, deviennent les critères d'excellence d'une esthétique dont elle constitue le point de référence.

b) Le lieu de la véritable intellection

Dans le système copernicien, la Terre, sans être située à l'endroit le plus noble du monde, peut se glorifier d'être le lieu à partir duquel l'intelligence humaine est à même de trouver la véritable représentation du monde et de retrouver ainsi la symétrie qui fut mise à l'œuvre dans la création par la divinité⁷³. En effet, Copernic reprochait aux théories astronomiques en vigueur à son époque de n'avoir pas su trouver ni reconstituer «la chose principale, c'est-à-dire la forme du monde et la symétrie exacte de ses parties»⁷⁴. Arriver à un système qui expliquât de manière cohérente et harmonieuse l'ensemble des phénomènes célestes avait d'ailleurs été le véritable mobile de sa rénovation de l'astronomie. Aussi se plaisait-il à faire remarquer que, dans son système du moins, «il se trouvait au ciel lui-même une connexion telle que dans aucune de ses parties on ne pouvait changer quoi que ce soit sans qu'il s'ensuive une confusion de toutes les autres et de l'Univers tout entier»⁷⁵. Or, cette représentation symétrique, organisée et cohérente de l'Univers ne pouvait être obtenue qu'en rapportant les mouvements des planètes à celui de la Terre⁷⁶:

«je trouvai enfin [...] que, si les mouvements des autres astres errants étaient rapportés au mouvement [orbital] de la terre et que celui-ci était pris pour base de la révolution de chacun des astres, non seulement en découlaient les mouvements apparents de ceux-ci, mais encore l'ordre et les dimensions de tous les astres et orbes»⁷⁷.

⁷³ Pour ce thème, nous sommes entièrement redevable à F. HALLYN, *La structure poétique du monde*, pp. 86-115, auquel nous renvoyons pour tout approfondissement.

⁷⁴ N. COPERNIC, *Des révolutions des orbes célestes* / trad. A. KOYRÉ, p. 41 (dédicace).

⁷⁵ N. COPERNIC, *Des révolutions des orbes célestes* / trad. A. KOYRÉ, pp. 45-46 (dédicace).

⁷⁶ Le centre des orbes planétaires ne coïncide pas avec le Soleil qui ne joue aucun rôle dans la mécanique céleste de Copernic, mais avec le centre de l'orbe terrestre qui reste le centre de référence. Tout étant ainsi rapporté à la Terre, J. Bernhardt présente la transition Ptolémée-Copernic comme le passage entre deux géocentrismes: le premier étant géostatique, le second géocinétique (J. BERNHARDT, *Légendes coperniciennes et modernité de Copernic*, pp. 159-160).

⁷⁷ N. COPERNIC, *Des révolutions des orbes célestes* / trad. A. KOYRÉ, p. 45 (dédicace).

Autrement dit, pour l'obtenir, il ne fallait pas réfléchir à partir d'une position géocentrique, comme on l'avait fait jusque là, mais à partir d'une position décentralisée de notre planète, en l'occurrence la position qui est celle de la Terre dans le nouveau système héliocentrique :

«Une telle représentation [symétrique du monde] ne s'obtient cependant que si l'on pense le site de l'homme d'une manière contraire à l'habitude. Si les astronomes qui adoptent les systèmes géocentriques ne sont pas parvenus à reconstituer la cohérence et la "symétrie" du monde, c'est qu'ils n'ont pas pris en considération la véritable condition de leur lieu perspectif. Dieu a créé un monde "symétrique", mais cette "symétrie" n'apparaît à l'homme que s'il assume le décentrement de son point de vue. La révolution copernicienne accomplit quelque chose comme l'anamorphose du monde, puisqu'elle demande qu'on abandonne le point de vue généralement adopté en faveur d'un site pensé de manière inhabituelle, mais propre à l'Œuvre»⁷⁸.

Loin d'être anodine, la position de la Terre est donc singularisée et valorisée comme le seul point de vue à partir duquel on puisse retrouver le vrai système du monde. Gageons toutefois que rares ont dû être les esprits capables d'apprécier cette spécificité de notre planète. Il en sera tout autrement pour la centration du Soleil.

C) *Le Soleil*

a) *La Renaissance et la célébration du Soleil*

Sans avoir jamais cessé, la célébration du Soleil connaît, à la Renaissance, une vigueur nouvelle, à un point tel qu'on a même pu parler d'«héliolâtrie». Considéré en tant qu'objet physique, le Soleil sera la source de la lumière, de la chaleur et de la vie⁷⁹; considéré en tant qu'objet symbolique, il sera le tabernacle⁸⁰, l'œil⁸¹, l'emblème et le

⁷⁸ F. HALLYN, *La structure poétique du monde*, p. 109.

⁷⁹ «Je ne puis que blâmer ces nombreux anciens qui ont dit que le soleil n'est pas plus grand qu'il ne paraît [...]. Je voudrais trouver des mots qui me permettent de blâmer ceux qui mettent le culte des hommes au-dessus de celui du soleil; car je ne vois pas dans l'univers de corps plus grand et plus puissant que lui, et sa lumière éclaire tous les corps célestes épars dans l'univers. De lui procèdent tous les principes vitaux, car la chaleur qui est dans les créatures vivantes dérive de lui, principe vital; et il n'y a point d'autre chaleur ni lumière dans l'univers» (LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci* / trad. L. SERVICEN, vol. I, p. 293, ms. F 5 r et 4 v).

⁸⁰ Cf. le texte de Marsile Ficin cité ci-dessous.

⁸¹ «La nuit j'adorerois les rayons de la Lune, Au matin le Soleil la lumière commune, L'œil du monde, et si Dieu au chef porte des yeux, Les rayons du Soleil sont les

visage⁸² de Dieu. Dans les deux cas, la place — que nous avons vu singulière —, qui était la sienne dans le géocentrisme apparaîtra comme parfaitement assortie à sa fonction. Comme le roi est au milieu de la cité ou le cœur au milieu du corps, le Soleil doit se trouver au centre des planètes pour prodiguer équitablement ses bienfaits:

«Sol est rex et quasi cor omnium planetarum; quo fit ut in medio illorum constitui debeat: nam et rex in medio regni et cor in medio animalibus extant, ut omnibus inde sive populis sive membris aequaliter providere possint»⁸³.

Toute autre position eût été moins propice:

«quia Sol, planetarum nobilissimus et maxime activus, debuit in medio collocari: alias, si superius fuisset positus, non potuisset commode in haec inferiora agere; sic vero infra, neque commode potuisset suam virtutem his inferioribus communicare, nam et nimis tarde fuisset motus propter distantiam a primo mobili, et calore suo potius obfuisset»⁸⁴.

C'est en vertu de cette position particulière qu'il est également le plus susceptible d'abriter le tabernacle de Dieu:

«Qu'est-ce donc que Dieu? C'est, pour ainsi dire, un cercle spirituel dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Mais si ce centre divin possède dans quelque partie de l'univers un siège d'opération imaginaire ou invisible, il règne de préférence au milieu des êtres, comme un roi au milieu de la cité, comme le cœur presque au milieu du corps, le soleil au milieu des planètes. C'est donc dans le soleil, c'est-à-dire dans la tierce ou moyenne essence des êtres que Dieu a fixé son tabernacle»⁸⁵.

siens radieux, Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent, Et les faits des humains en ce monde regardent» (RONSARD, *Remonstrance au peuple de France* / éd. e.a. J. CÉARD, pp. 1021-1022, vers 63-78).

⁸² «Tenant le soleil et les astres pour des êtres vivants, pour les statues de Dieu, pour ses temples et ses vivants autels célestes, ils les honorent, mais ne les adorent pas. Plus que tous les autres corps célestes, ils vénèrent le soleil. Mais aucune créature, à leurs yeux, ne mérite un culte de latrie, qu'ils réservent à Dieu seul. [...] Sous la figure du soleil, c'est Dieu qu'ils contemplent et qu'ils connaissent, et ils l'appellent l'emblème de Dieu, son visage, sa statue vivante, par laquelle descendent vers le monde d'ici-bas la lumière, la chaleur, la vie, le développement des êtres, ainsi que tous les biens» (T. CAMPANELLA, *La cité du soleil* / trad. R. CRAHAY, p. 195 et p. 197). Remarquons que, dans ce texte, Campanella s'attache précisément à se protéger de tout soupçon d'héliolâtrie.

⁸³ GALILÉE, *Iuvenilia* / cura A. FAVARO, p. 52 (*Tractatio de caelo, quaestio secunda*).

⁸⁴ GALILÉE, *Iuvenilia* / cura A. FAVARO, p. 53 (*Tractatio de caelo, quaestio secunda*).

⁸⁵ M. FICIN, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* / trad. R. MARCEL, vol. III, p. 191 (livre XVIII, chap. III).

Comme ces textes en témoignent, le culte solaire de la Renaissance s'accommode parfaitement du géocentrisme. Il trouvera néanmoins dans l'héliocentrisme copernicien un plus grand accomplissement.

b) La révolution copernicienne comme actualisation de cette héliolâtrie

En effet, Copernic participe à ce mouvement de célébration du Soleil comme gouverneur des planètes et représentant visible de la divinité et justifie d'ailleurs sa nouvelle centralité en fonction de cette thématique⁸⁶:

«Et au milieu de tous repose le Soleil. En effet, dans ce temple splendide qui donc poserait ce luminaire en un lieu autre, ou meilleur, que celui d'où il peut éclairer tout à la fois? Or, en vérité, ce n'est pas improprement que certains l'ont appelé la prunelle du monde, d'autres Esprit [du monde], d'autres enfin son Recteur. Trismegiste l'appelle Dieu visible. L'Electra de Sophocle l'omnivoyant. C'est ainsi, en effet, que le Soleil, comme reposant sur le trône royal, gouverne la famille des astres qui l'entoure»⁸⁷.

Rappelons toutefois que ce rôle du Soleil, aussi important soit-il, n'est que symbolique: placé au centre du monde pour l'éclairer, l'astre du jour ne joue aucun rôle dans la mécanique céleste de Copernic, puisque ce n'est qu'avec Kepler que le centre des mouvements planétaires coïncidera avec le Soleil. Si donc Copernic actualise l'héliolâtrie de la Renaissance en plaçant symboliquement le Soleil au centre du monde, c'est Kepler qui la complétera en le plaçant physiquement à l'un des foyers des ellipses planétaires.

Le système copernicien amplifie donc ce culte solaire; aussi Rheticus, le disciple de Copernic, pourra-t-il faire remarquer qu'on ne peut plus considérer comme simple poésie les louanges adressées par les Anciens au Soleil dès lors que la science a maintenant établi qu'il fonctionne effectivement, au centre de l'Univers, comme le gouverneur des planètes:

⁸⁶ Il conviendrait de s'interroger une nouvelle fois sur la sincérité de ces déclarations et, dans l'affirmative, sur les liens qui les unissent à la théorie: accompagnent-elles seulement la théorie de manière superfétatoire ou bien ont-elles réellement joué un rôle heuristique lors de sa constitution? Sur cette question qui déborderait trop largement notre étude, cf. notamment J. BERNHARDT, *Légendes coperniciennes et modernité de Copernic*.

⁸⁷ N. COPERNIC, *Des révolutions des orbés célestes* / trad. A. KOYRÉ, pp. 115-116 (livre I, chap. X).

«Quand nous ne pouvions pas même soupçonner à partir de nos théories communément admises que le soleil gouverne ainsi la nature des choses, nous négligeons la plupart des “louanges” du soleil par les Anciens, comme si elles n'étaient que poésie»⁸⁸.

Il reste cependant à se demander pourquoi l'héliocentrisme pourrait, mieux que le géocentrisme, servir le culte du Soleil, puisque, les textes en témoignent, les mêmes épithètes et les mêmes justificatifs peuvent être utilisés dans les deux situations. En effet, le rôle de lanterne attribué au Soleil ne suffit pas à faire la différence: dans le géocentrisme déjà, l'astre du jour était bien placé pour tout éclairer et tout aussi équitablement sans doute qu'en étant «vraiment» au centre⁸⁹.

En réalité, l'avantage principal du système héliocentrique est d'accroître encore la signification symbolique du Soleil en l'intégrant, du fait de sa centralité cosmique, dans la thématique centre-cercle considérée cette fois d'un point de vue théologique. En effet, ainsi positionné, l'astre solaire peut encore mieux représenter la divinité, conformément à la célèbre définition établissant Dieu comme une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Cette situation paraît même d'autant plus appropriée qu'à cette époque, la réalité divine n'est généralement plus perçue comme se situant statiquement aux deux extrêmes (centre et circonférence), mais comme se trouvant résolument dans une position centrale à partir de laquelle, activement, elle diffuse ses bienfaits, comme le Soleil le fait par ses rayons⁹⁰.

La nouvelle position du Soleil fut aussi jugée plus appropriée dans la mesure où elle n'obligeait plus ce dernier à parcourir continuellement tout l'Univers. En effet, comme on peut observer que ni le roi ni le cœur ne sont astreints à de tels déplacements pour remplir leur tâche, il semblait judicieux d'en dispenser également le Soleil. Dans la *Narratio prima*, Rheticus utilise cet argument:

⁸⁸ G. J. RHETICUS, *Narratio prima* / trad. H. HUGONNARD-ROCHE et J.-P. VERDET, p. 109 (chap. IX).

⁸⁹ Cette égalité ne s'obtient cependant que si l'on juge les différents systèmes selon leur propre point de vue. Ainsi, dans le géocentrisme, la centralité planétaire du Soleil lui permet effectivement de tout éclairer équitablement si on considère le cosmos selon l'axe vertical haut-bas, c'est-à-dire comme un demi cercle; si en revanche on adopte le point de vue global (le cercle complet), plus caractéristique de la mentalité copernicienne, on s'aperçoit qu'il faut effectivement adopter la centralité cosmique pour obtenir un tel rayonnement équitable.

⁹⁰ Pour l'approfondissement de ce thème simplement évoqué, cf. G. POULET, *Les métamorphoses du cercle*, notamment pp. 40-41.

«Car [mon savant maître Copernic] voit que dans les affaires humaines il n'est pas nécessaire que l'empereur parcoure lui-même toutes les villes pour s'acquitter, à la fin, de la tâche que Dieu lui a assignée; le cœur non plus ne passe pas dans la tête ou les pieds ou d'autres parties du corps pour maintenir en vie un être animé, mais il remplit sa fonction par l'intermédiaire d'autres organes destinés par Dieu à cette fin»⁹¹.

Il semblait également que ce n'était pas à lui qu'il revenait de se déplacer, mais à ceux qui avaient besoin de ses bienfaits. Cette idée se trouve parfaitement exprimée dans *L'autre monde* de Cyrano de Bergerac:

«[...] je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle se tourne autour de luy pour recevoir esgallement en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il seroit aussy ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournast au tour d'un point dont il n'a que faire, que de s'ymaginer, quand nous voyons une allouette rostie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée à l'entour. Autrement si c'estoit au soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la medecine eust besoin du malade; que le fort deut plier soubz le foible, le grand servir au petit; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des costes d'une province, on deut faire promener la province au tour du vaisseau»⁹².

c) *Un point de ralliement*

Les coperniciens, et cela ne nous étonnera pas, reprendront et amplifieront à l'envi ce thème de leur maître instituant l'astre le plus noble à l'endroit le plus noble. En revanche, l'attitude des indécis ou des géocentristes déclarés paraît plus intéressante: cette force symbolique de l'héliocentrisme leur apparaît tellement forte qu'ils souhaiteront bien souvent, indépendamment de toute raison scientifique, donner au Soleil cette position, afin qu'il soit ainsi encore plus apte à représenter la divinité. Tel est le cas du Père Marin Mersenne qui, avant même de se rallier, pour des raisons astronomiques, au système de Copernic, fera remarquer dans *L'impiété des Déistes* que l'hypothèse héliocentrique présenterait l'avantage, sur le géocentrisme, de mieux s'accorder avec la conception traditionnelle qui place Dieu comme un Soleil au centre du monde. Dans un passage célèbre, le futur cardinal Pierre de Bérulle portera le même jugement:

⁹¹ G. J. RHETICUS, *Narratio prima* / trad. H. HUGONNARD-ROCHE et J.-P. VERDET, pp. 108-109 (chap. IX).

⁹² CYRANO DE BERGERAC, *L'autre monde ou les estats et empires de la Lune* / éd. M. ALCOVER, pp. 16-17.

«Un excellent Esprit de ce siècle a voulu maintenir que le Soleil est au Centre du Monde, et non pas la Terre; qu'il est immobile, et que la Terre proportionnellement à sa figure ronde se meut au regard du Soleil: par ceste position contraire satisfaisant à toutes les apparences qui obligent nos sens à croire que le Soleil est en un mouvement continuel à l'entour de la Terre. Ceste opinion nouvelle, peu suivie en la science des Astres, est utile, et doit estre suivie en la science de Salut. Car Iesus est le Soleil immobile en sa grandeur, et mouvant toutes choses. Iesus est semblable à son Pere, et estant assis à sa dextre, il est immobile comme luy, et donne mouvement à tout. Iesus est le vray Centre du Monde, et le Monde doit estre en un mouvement continuel vers luy. Iesus est le Soleil de nos Ames, duquel elles reçoivent toutes les graces, les lumieres, et les influences. Et la Terre de nos Cœurs doit estre en mouvement continuel vers luy, pour recevoir en toutes ses puissances et parties, les aspects favorables et les benignes influences de ce grand Astre»⁹³.

La centration du Soleil ne serait-elle pas l'aspect le plus important de la révolution copernicienne et, bien souvent, un point de rencontre pour les deux perspectives qui permettent de la lire?

D) Conclusion

À une époque où seul le Soleil importe, la révolution copernicienne a moins été perçue, symboliquement parlant, comme le décentrement, et donc l'abaissement, de la Terre, que comme la centration, et donc la valorisation du Soleil. Pour le dire autrement, l'astre dont le déplacement focalise tout l'intérêt n'est pas la Terre, mais le Soleil; ou encore, ce qui, dans la nouvelle théorie astronomique frappe Copernic et ses contemporains, c'est que le Soleil reçoive la place la plus noble, non que la Terre quitte le centre du monde. Plus encore, ils se réjouissent de cette révolution qui, si justement, place le représentant visible du Dieu invisible au centre de l'Univers, et même, les textes de Mersenne et Bérulle en témoignent, cette révolution, ils l'attendent!

Conclusion générale

Au terme de cette étude, l'interprétation traditionnelle de la révolution copernicienne apparaît tout à la fois fautive et pour le moins sim-

⁹³ P. DE BÉRULLE, *Discours de l'estat et des grandeurs de Iesus* / éd. O. PIQUAND, pp. 26-27 (II^e discours, 2).

pliste. Mais le crédit que lui ont apporté des esprits distingués et l'impact important qu'elle a connu auprès du grand public nous forcent à la considérer avec respect et vigilance, et semblent nous indiquer qu'elle doit tout de même contenir une part de vérité. Aussi ne peut-on la condamner sans autre forme de procès: devant une méprise de cette importance, il ne suffit pas de marquer qu'il y a erreur, il faut encore l'expliquer; devant un aveuglement si général, il faut même rechercher, par-delà le détail des affirmations, cette part de vérité, sans doute cachée, qui a su nous toucher avec tant de force.

1. Aux sources d'une mésinterprétation

En associant la dévalorisation de l'Homme à la perte de sa position centrale, l'interprétation traditionnelle apparaît d'emblée comme sous-tendue par ce présupposé: de tout temps, le centre de l'Univers a été perçu comme un endroit noble et prestigieux. C'est bien sûr le caractère intemporel de cette affirmation qui pose problème, puisque, comme nous l'avons établi, le centre de l'Univers n'a été valorisé qu'à l'intérieur de la topographie copernicienne. Deux motifs, nullement exclusifs, permettent largement de rendre raison de cette extension chronologique pour le moins induite.

Comme nous l'avons fait remarquer à plusieurs reprises, la topographie aristotélico-médiévale opère une inversion qualitative par rapport à notre expérience quotidienne: le monde céleste nous offre une valorisation de la périphérie quand notre expérience terrestre nous donne à voir une valorisation du centre. Abusés par leur expérience quotidienne, les protagonistes de l'interprétation traditionnelle auraient donc succombé aux pièges de l'anthropomorphisme en transposant au niveau cosmologique ce qui vaut essentiellement pour l'Homme⁹⁴.

Préférant donner une explication qui ne sorte pas du domaine concerné, nous pensons qu'ils ont interprété ce bouleversement cosmologique à partir de la topographie qui est la plus répandue dans la littérature et la plus accessible car la plus proche de *notre* mentalité: à savoir la topographie copernicienne. Ce faisant, ils la considéraient comme l'unique clé de lecture de ces événements et oubliaient de prendre en

⁹⁴ C'est l'explication avancée à propos du texte de Freud par R. BRAGUE, *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*, p. 207.

considération la topographie aristotélico-médiévale qui, bien différente, donnait lieu à une lecture plus heureuse. L'anthropomorphisme dont il a été question ne pouvait que les conforter dans cette méprise.

Par-delà ce manque de perspective temporelle, nous pouvons aussi nous étonner de cette incapacité de la littérature à percevoir l'enthousiasme que provoquèrent, par exemple, la centration cosmologique du Soleil ou la centration planétaire de la Terre, alors qu'elle excelle dans la description des aspects négatifs de la révolution copernicienne. Il semble que la réponse doive être recherchée dans notre incapacité à retrouver une mentalité qui n'est plus la nôtre. N'est-ce pas nous qui, en concevant le Soleil comme une étoile de taille moyenne, distante de 150 millions de kilomètres et siège de réactions thermonucléaires, au lieu de le percevoir comme le représentant visible du Dieu invisible, avons perdu toute la faculté d'émerveillement que pouvait susciter l'héliocentrisme? N'est-ce pas nous qui, incapables que nous sommes de concevoir l'existence d'un plan divin, ne savons plus nous réjouir de la position particulière de notre planète?

2. La véritable portée de l'interprétation traditionnelle

Quoi qu'il en soit de ces explications, il reste encore à comprendre le succès de cette interprétation. Celui-ci tient sans doute à la part de vérité qu'elle comporte, car si le diagnostic est assurément erroné, le jugement général semble bénéficier d'une certaine pertinence: du géocentrisme à l'héliocentrisme, les contemporains de Copernic n'ont indubitablement rien perdu, mais nous, du monde clos à l'univers infini, nous avons bien perdu quelque chose.

En effet, les conséquences de l'infinisisation de l'Univers, maintes fois étudiées⁹⁵, se révéleront autrement plus importantes que la perte de notre centralité et auront pour thèmes la mort de Dieu, l'insignifiance de l'Homme, le silence de l'Univers, ou la déchirure de notre monde... Ces leitmotifs ne sont-ils pas ceux que véhicule l'interprétation traditionnelle? Assurément. Ils ne définissent pas la situation des contemporains de Copernic, mais la nôtre; ils n'expriment pas les conséquences de la révolution copernicienne, mais celles de la science moderne et de l'infinisisation de l'Univers. Aussi pouvons-nous comprendre maintenant

⁹⁵ Cf. par exemple la conclusion de A. KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini*.

l'impact émotionnel de cette interprétation: c'est de nous qu'elle parle... et elle nous dit notre errance subséquente à la perte de toute hiérarchie possible.

En effet, la révolution copernicienne ne dessine pas seulement une nouvelle topographie en déplaçant les lieux d'excellence, mais elle modifie même le soubassement ontologique de cette topographie. Pour s'en convaincre, comparons la structure des topographies aristotélico-médiévale et copernicienne. Dans la première, les lieux du cosmos, fixes et absolus, existent indépendamment des corps et déterminent la nature même de ces corps, puisque celle-ci se déduit du lieu vers lequel ils se meuvent d'un mouvement naturel. Dans la seconde en revanche, ce sont les corps eux-mêmes qui déterminent leur lieu: si on lâche un corps de la Terre et qu'on déplace cette dernière, le corps en question retrouvera la planète dans sa nouvelle position, preuve que c'est bien la Terre qui « crée » et même transporte avec elle sa région physique. Les lieux ne sont plus ni fixes ni absolus: de la topographie aristotélico-médiévale à la topographie copernicienne, nous assistons donc à une mise en relativité des lieux par rapport aux corps, à une relativisation de la structure hiérarchique de l'Univers, avant d'assister à sa dissolution la plus complète. Car l'infinetisation de l'Univers aura également pour conséquence de tout simplement interdire tout lieu privilégié et donc toute topographie: dans un univers infini, il n'y a plus ni centre ni périphérie; toutes les positions sont équivalentes. Aussi la conséquence la plus importante de l'infinetisation de l'Univers n'est-elle pas la réduction de l'Homme et de la Terre au statut d'entités négligeables eu égard à l'immensité du monde, mais bien la perte de toute hiérarchie spatiale possible.

De ce point de vue, il importe peu que l'Homme antique ou médiéval ait ressenti comme un signe de bassesse son appartenance au monde sublunaire ou que certains contemporains de Copernic aient perçu comme une déchéance la perte de leur centralité, car il vaut mieux être mal situé que de ne pas être situé du tout. Pour notre part, c'est cette possibilité même d'être situé qui nous est retirée. À vrai dire, nous sommes où nous décidons d'être, nous avons gagné le droit de nous positionner à notre guise... mais qu'elle est difficile à assumer cette liberté-là! Aussi nous ne songeons bien souvent qu'à nous en débarrasser, pour retrouver le confort d'un positionnement qui s'impose à nous. Nous continuons donc notre quête millénaire, mais nous le faisons en utilisant tout simplement d'autres critères. Comme il ne peut plus être question ni de centre ni de périphérie, ni de grandeur dans un monde spatialement infini, nous par-

lons de constitution chimique et de durée: l'Homme n'est-il pas une merveille de la nature lorsqu'on le considère du point de vue de la complexité? Loin d'être un élément anodin de l'Univers, n'est-il pas, selon la formulation forte du principe anthropique, le résultat voulu de quinze milliards d'années d'évolution? Tout comme les hommes des XVI^e et XVII^e siècles, nous partons donc des données les plus récentes de notre science pour répondre à ces angoissantes questions, aussi chez nous s'agit-il de masse de l'Univers, de neutrino et d'entropie quand chez eux il était question de grandeur, de luminosité et de mouvement. Ne sourions donc pas trop d'eux: nos considérations ne sont plus savantes qu'en apparence. Du reste, n'entendez-vous pas déjà le rire amusé que susciteront nos naïves cogitations auprès des historiens des siècles à venir?

Bibliographie⁹⁶

- ALAIN DE LILLE, *De planctu naturae* / edited by Nikolaus M. HÄRING, in *Studi Medievali*, 3^e série, t. XIX, 1978, n° 2, pp. 797-879.
- ALBERT LE GRAND, *De caelo et mundo* / ad fidem autographi edidit Paul HOSSFELD. — Aschendorff: Monasterii Westfalorum, 1971. — XXIV, 341 p. — (Opera omnia; tomus V, pars I).
- ARISTOTE, *Du ciel* / texte établi et traduit par Paul MORAUX. — Paris: Les Belles Lettres, 1965. — CXC, 165 p. — (Collection des Universités de France).
- AUGUSTIN, *La Genèse au sens littéral en douze livres (I-VII)* / traduction, introduction et notes par P. AGAËSSE et A. SOLIGNAC. — [s.l.]: Desclée De Brouwer, 1972. — 720 p. — (Bibliothèque augustinienne: Œuvres de saint Augustin; 48).
- BÈDE LE VÉNÉRABLE, *De natura rerum* / cura et studio Ch.W. JONES, dans BEDAE VENERABILIS, *Opera*, pars VI: *Opera didascalica I*. — Turnholti: Brepols, 1975. — pp. 173-234. — (Corpus christianorum: Series latina; 123 A).
- BELLARMIN (Robert), *Secunda controversia generalis de Christo*, dans *Opera omnia* / ex editione veneta, pluribus tum additis tum correctis, iterum edidit Justinus FÈVRE. — Tome I. — Frankfurt am Main: Minerva, 1965. — pp. 233-448.
- BERNHARDT (Jean), *Légendes coperniciennes et modernité de Copernic*, in *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, t. CLXX, 1980, n° 2, pp. 145-172.
- BÉRULLE (Pierre de), *Discours de l'estat et des grandeurs de Jesus* / nouvelle édition revue, corrigée et annotée par Olivier PIQUAND. — Paris: Siffre Fils et Cie, 1866. — LX, 588 p.

⁹⁶ Nous ne renseignons que les titres cités ou mentionnés dans ce travail.

- BONAVENTURE (saint), *Les six jours de la Création* / traduction, introduction et notes de Marc OZILLOU; préface d'Olivier BOULNOIS. — Paris: Desclée; Le Cerf, 1991. — 555 p. — (L'œuvre de saint Bonaventure).
- BRAGUE (Rémi), *Le géocentrisme comme humiliation de l'Homme*, dans *Herméneutique et ontologie: Mélanges en hommage à Pierre Aubenque* / publiés sous la direction de Rémi BRAGUE et Jean-François COURTINE. — Paris: Presses Universitaires de France, 1990. — pp. 203-223. — (Épiméthée).
- BRAHÉ (Tycho), *De disciplinis mathematicis oratio*, dans TYCHONIS BRAHE DANI, *Opera omnia* / edidit I.L.E. DREYER; auxilio Ioannis RAEDER; sumptus fecit G. A. HAGEMANN. — Vol. I. — Hauniae: In Libraria Gyldendaliana, 1913. — pp. 143-173.
- BRECHT (Bertolt), *La vie de Galilée* / texte français de Armand JACOB et Édouard PFRIMMER. — Paris: L'Arche, 1983. — 108 p.
- BRUNO (Giordano), *De immenso et innumerabilibus*, dans *Opere di Giordano Bruno et Tommaso Campanella* / a cura di Augusto GUZZO e di Romano AMERIO. — Milano; Napoli: Riccardo Ricciardi Editore, 1956. — pp. 727-755. — (La letteratura italiana: Storia e testi; 33).
- , *De la cause, du principe et de l'un* / texte établi par Giovanni AQUILECCHIA; notes de Giovanni AQUILECCHIA; introduction de Michele CILIBERTO; traduction de [Luc] HERSANT. — Paris: Les Belles Lettres, 1996. — LXIX, 387 p. — (Œuvres complètes de Giordano Bruno; 3).
- CAMPANELLA (Tommaso), *La cité du soleil* / texte latin de l'édition de Paris, 1637, établi, traduit et commenté par Roland CRAHAY; ouvrage publié sous la responsabilité de Pierre JODOGNE. — [Bruxelles]: Académie Royale de Belgique, 1993. — 283 p. — (Mémoire de la Classe des Lettres: Collection in-8°: 3^e série; tome VI).
- CANGUILHEM (Georges), *L'homme de Vésale dans le monde de Copernic: 1543*, dans G. CANGUILHEM, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. — 5^e édition augmentée. — Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1989. — pp. 27-35. — (Problèmes et controverses).
- , *Sur l'histoire des sciences de la vie depuis Darwin*, dans G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie: Nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences*. — 2^e édition revue et corrigée. — Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1993. — pp. 101-119. — (Problèmes et controverses).
- CICÉRON, *De la nature des dieux* / traduction nouvelle avec notice et notes par Charles APPUHN. — Paris: Librairie Garnier Frères, [s.d.]. — 424 p. — (Classiques Garnier).
- , *La république*, tome II: *Livres II-VI* / texte établi et traduit par Esther BRÉGUET. — Paris: Les Belles Lettres, 1980. — 208 p. — (Collection des Universités de France).
- , *Traité des lois* / texte établi et traduit par Georges DE PLINVAL. — 2^e tirage. — Paris: Les Belles Lettres, 1968. — LXXII, 130 p. — (Collection des Universités de France).
- COPERNIC (Nicolas), *Des révolutions des orbés célestes* / traduction, avec introduction et notes par Alexandre KOYRÉ. — Nouveau tirage. — Paris:

- Librairie Scientifique et Technique A. Blanchard, 1970. — VIII, 161 p. — (Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne).
- COUDERC (Paul), *Histoire de l'astronomie classique*. — 7^e édition. — Paris: Presses Universitaires de France, 1982. — 128 p. — (Que sais-je?; 165).
- CYRANO DE BERGERAC, *L'autre monde ou les estats et empires de la Lune* / édition critique par Madeleine ALCOVER. — Paris: Librairie Honoré Champion, 1977. — LXVII, 255 p. — (Société des textes français modernes).
- FICIN (Marsile), *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, tome II: *Livres IX-XIV* / texte critique établi et traduit par Raymond MARCEL. — Paris: Les Belles Lettres, 1964. — 300 p. — (Les classiques de l'humanisme).
- , *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, tome III: *Livres XV-XVIII* / texte critique établi et traduit par Raymond MARCEL. — Paris: Les Belles Lettres, 1970. — 396 p. — (Les classiques de l'humanisme).
- FREUD (Sigmund), *A difficulty in the path of psycho-analysis*, dans *The standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud* / translated from the German under the general editorship of James STRACHEY [...], vol. XVII: *An infantile neurosis and other works (1917-1919)*. — London: The Hogarth Press; The Institute of Psycho-analysis, 1971. — pp. 137-144.
- , *Les résistances contre la psychanalyse*, dans *Œuvres complètes: Psychanalyse* / directeurs de la publication: André BOURGUIGNON et Pierre COTET; directeur scientifique: Jean LAPLANCHE, vol. XVII: *1923-1925*. — Paris: Presses Universitaires de France, 1992. — pp. 125-135.
- GALILÉE, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* / traduit de l'italien par René FRÉREUX avec le concours de François DE GANDT. — Paris: Éditions du Seuil, 1992. — 444 p. — (Sources du savoir).
- , *Juvenilia*, dans *Le opere di Galileo Galilei* / direttore: Antonio FAVARO. — Nuova ristampa [...]. — Vol. I. — Firenze: G. Barbèra Editore, 1968. — pp. 7-177.
- , *L'essayeur* / [introduction, traduction et notes de] Christiane CHAUVIRÉ. — Paris: Les Belles Lettres, 1980. — 307 p. — (Annales littéraires de l'Université de Besançon; 234).
- , *Le messager des étoiles* / traduit du latin, présenté et annoté par Fernand HALLYN. — Paris: Éditions du Seuil, 1992. — 171 p. — (Sources du savoir).
- , *Le opere di Galileo Galilei* / direttore: Antonio FAVARO. — Nuova ristampa [...]. — Vol. XI: *Carteggio (1611-1613)*. — Firenze: G. Barbèra Editore, 1968. — 636 p.
- , *Le opere di Galileo Galilei* / direttore: Antonio FAVARO. — Nuova ristampa [...]. — Vol. XII: *Carteggio (1614-1619)*. — Firenze: G. Barbèra Editore, 1968. — 525 p.
- HALLYN (Fernand), *La structure poétique du monde: Copernic, Kepler*. — Paris: Éditions du Seuil, 1987. — 316 p. — (Des travaux).
- JARROSSON (Bruno), *Invitation à la philosophie des sciences*. — Paris: Éditions du Seuil, 1992. — 233 p. — (Points sciences; 74).

- KEPLER (Johannes), *Le secret du monde* / introduction, traduction et notes de Alain SEGONDS, à partir d'un essai initial de Louis-Paul COUSIN. — Paris: Les Belles Lettres, 1984. — LVIII, 390 p. — (Science et humanisme).
- KOYRÉ (Alexandre), *Du monde clos à l'univers infini* / traduit de l'anglais par Raïssa TARR; avant-propos d'Alexandre KOYRÉ. — [Paris]: Éditions Gallimard, 1988. — 349 p. — (Tel; 129).
- , *La révolution astronomique: Copernic, Kepler, Borelli* / avant-propos d'Alexandre KOYRÉ. — Paris: Hermann, 1961. — 525 p. — (Histoire de la pensée; 3).
- LACAN (Jacques), *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, dans J. LACAN, *Écrits II*. — Paris: Éditions du Seuil, 1971. — pp. 151-191. — (Points sciences humaines).
- LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci* / introduction, classement et notes par Edward MACCURDY; traduit de l'anglais et de l'italien par Louise SERVICEN; préface de Paul VALÉRY. — Paris: Éditions Gallimard, 1987. — 2 vol., 667 p. + 592 p. — (Tel; 116-117).
- MACROBE, *Commentarii in somnium scipionis* / edidit Iacobus WILLIS. — Leipzig: B.G. Teubner, 1970. — 253 p. — (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana).
- MAÏMONIDE (Moïse), *Le guide des égarés* / traduit de l'arabe par Salomon MUNK; préface de Claude BIRMAN, suivi de *Le traité des huit chapitres* / traduit de l'arabe par Jules WOLF; préface de Franklin RAUSKY. — Nouvelle édition / revue par Charles MOPSIK. — [s.l.]: Éditions Verdier, 1979. — XIV, 691 p. — (Les dix paroles).
- MANILIUS (Marcus), *Astronomica* / with an english translation by G. P. GOOLD. — Cambridge (Mass.): Harvard University Press; London: William Heinemann Ltd, 1977. — CXXII, 387 p. — (The Loeb classical library).
- MONTAIGNE, *Les Essais* / édition [...] par Pierre VILLEY sous la direction et avec une préface de V.-L. SAULNIER. — Paris: Presses Universitaires de France, 1988. — 3 vol., 1386 p. — (Quadrige; 94, 95, 96).
- MONTPETIT (Raymond), *Freud, Copernic et la méprise*, in *Dialogue*, t. IX, 1970, n° 1, pp. 88-92.
- NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance* / traduction de L. MOULINIER; introduction par Abel REY. — Paris: Librairie Félix Alcan, 1930. — 229 p. — (Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne).
- OVIDE, *Les métamorphoses*, tome I: *Livres I-V* / texte établi et traduit par Georges LAFAYE. — Paris: Les Belles Lettres, 1928. — XXXIV, 147 p. — (Collection des Universités de France).
- PANTIN (Isabelle), *La poésie du Ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*. — Genève: Librairie Droz, 1995. — 555 p. — (Travaux d'Humanisme et Renaissance; 297).
- PLATON, *Timée*, dans PLATON, *Timée. Critias* / texte établi et traduit par Albert RIVAUD. — 6^e tirage. — Paris: Les Belles Lettres, 1985. — pp. 3-228. — (Collection des Universités de France. Œuvres complètes; X).
- , *La République*, dans *Œuvres complètes* / traduction nouvelle et notes établies par Léon ROBIN avec la collaboration de M.-J. MOREAU. — Vol. I. —

- [Paris]: Éditions Gallimard, 1989. — pp. 857-1241. — (Bibliothèque de la Pléiade; 58).
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle: Livre II* / texte établi, traduit et commenté par Jean BEAUJEU. — Paris: Les Belles Lettres, 1950. — XXI, 282 p. — (Collection des Universités de France).
- PLOTIN, *Ennéades III* / texte établi et traduit par Émile BRÉHIER. — 3^e tirage. — Paris: Les Belles Lettres, 1963. — 176 p. — (Collection des Universités de France).
- POULET (Georges), *Les métamorphoses du cercle* / préface de Jean STAROBINSKI. — Paris: Flammarion, 1979. — 523 p. — (Champ philosophique; 76).
- RHETICUS (Georg Joachim), *Narratio prima* / édition critique, traduction française et commentaire par Henri HUGONNARD-ROCHE et Jean-Pierre VERDET avec la collaboration de Michel-Pierre LERNER et Alain SEGONDS. — Wrocław; Warszawa; Kraków: Ossolineum, 1982. — 294 p. — (Studia copernicana; 20).
- RICÉUR (Paul), *La psychanalyse et le mouvement de la culture contemporaine*, dans P. RICÉUR, *Le conflit des interprétations: Essais d'herméneutique*. — Paris: Éditions du Seuil, 1969. — pp. 122-158. — (L'ordre philosophique).
- RONAN (Colin), *Histoire mondiale des sciences* / traduit de l'anglais par Claude BONNAFONT. — Paris: Éditions du Seuil, 1988. — 696 p. — (Science ouverte).
- RONSARD (Pierre de), *Remonstrance au peuple de France*, dans *Œuvres complètes* / édition établie, présentée et annotée par Jean CÉARD, Daniel MÉNAGER et Michel SIMONIN. — Vol. II. — [Paris]: Éditions Gallimard, 1994. — pp. 1020-1039. — (Bibliothèque de la Pléiade; 46).
- ROSSI (Paolo), *Nobility of man and plurality of worlds*, dans *Science, medicine and society in the Renaissance: Essays to honor Walter Pagel* / edited by Allen G. DEBUS. — Vol. II. — London: Heinemann Educational Books, 1972. — pp. 131-162.
- SAVARY (Claude), *La révolution copernicienne: Freud et le géocentrisme médiéval*, in *Dialogue*, t. VIII, 1969, n° 3, pp. 417-432.
- , *Narcisse et son médecin*, in *Dialogue*, t. IX, 1970, pp. 397-400.
- SÉNÈQUE, *De l'oisiveté*, dans SÉNÈQUE, *Dialogues*, tome IV: *De la providence. De la constance du sage. De la tranquillité de l'âme. De l'oisiveté* / texte établi et traduit par René WALTZ. — 4^e édition revue et corrigée. — Paris: Les Belles Lettres, 1959. — pp. 108-122. — (Collection des Universités de France).
- , *Questions naturelles*, tome II: *Livres IV-VII* / texte établi et traduit par Paul OLTRAMARE. — 2^e édition. — Paris: Les Belles Lettres, 1961. — pp. 169-353. — (Collection des Universités de France).
- SIMPLICIUS, *Simplicii in Aristotelis De caelo commentaria* / edidit I. L. HEIBERG. — Berolini: G. Reimer, 1894. — XVI, 780 p. — (Commentaria in Aristotelem graeca; VII).
- SUCHODOLSKI (Bogdan), *La place de l'homme dans l'univers au xv^e siècle*, dans *Avant, avec, après Copernic: La représentation de l'Univers et ses conséquences épistémologiques*. — Paris: Librairie Scientifique et Technique

- Albert Blanchard, 1975. — pp. 145-152. — (Centre international de synthèse: XXXI^e semaine de synthèse, 1-7 juin 1973).
- , *Nicolas Copernic: La situation de l'homme dans l'univers*, in *La Pologne et les Affaires Occidentales*, t. IX, 1973, n° 1, pp. 7-20.
- THÉON DE SMYRNE, *Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon* / traduite pour la première fois du grec en français par J. DUPUIS. — Bruxelles: Culture et Civilisation, 1966. — xxvii, 400 p. — [Réimpression anastatique de Paris, 1892].
- THUAN (Trinh Xuan), *La mélodie secrète: Et l'Homme créa l'Univers*. — [Paris]: Librairie Arthème Fayard, 1988. — 390 p. — (Le temps des sciences).
- VALÉRY (Paul), *Cahiers* / édition établie, présentée et annotée par Judith ROBINSON. — Vol. I. — [Paris]: Éditions Gallimard, 1973. — XLII, 1491 p. — (Bibliothèque de la Pléiade; 242).
- XÉNOPHON, *Les mémorables*, dans XÉNOPHON, *Les helléniques. Apologie de Socrate. Les mémorables* / traduction, notices et notes par Pierre CHAMBRY. — Paris: Garnier-Flammarion, 1967. — pp. 269-415. — (Œuvres complètes; 3).

Institut supérieur de philosophie
Place du Cardinal Mercier, 14
B-1348 Louvain-la-Neuve

Jean-François STOFFEL.

RÉSUMÉ. — Selon l'interprétation traditionnelle, la révolution copernicienne, qui opère le passage du géocentrisme à l'héliocentrisme, aurait détrôné et dévalorisé l'homme, en lui retirant sa position centrale, et donc privilégiée, dans le cosmos, pour le reléguer sur une planète devenue analogue aux autres et occupant une place quelconque à l'intérieur du système solaire. Cette interprétation ne pêche pas seulement dans sa perception de l'héliocentrisme copernicien, mais également dans sa perception du géocentrisme aristotélico-médiéval. Il faut donc dénoncer sa fausseté générale et, plus encore, lui substituer un autre schéma interprétatif qui, peut-être moins évocateur de *notre* rapport au monde, soit plus respectueux de la vérité historique.

ABSTRACT. — According to the traditional interpretation, the Copernican revolution, which brought about the transfer from geocentrism to heliocentrism, is said to have dethroned and devalued man by removing his central and hence privileged position in the cosmos and by relegating him to a planet now seen as analogous to others occupying an insignificant position within the solar system. This interpretation fails not only in its understanding of Copernican heliocentrism, but also in its perception of Aristotelian mediaeval geocentrism. It is necessary, therefore, not only to denounce its general falsity, but also to substitute for it a different interpretative scheme which, although it may emphasize less *our* link with the world, may be more respectful of historical truth. (Transl. by J. Dudley).